

Les Encerclés

Johanna Gleise

Les Encerclés

Les Éditions Chapitre.com
123, boulevard de Grenelle 75015

Retrouvez l'univers du livre et de l'auteur sur:
johannagleise.wixsite.com/leverlesvoiles

Et sur la page Facebook Johanna Gleise

Couverture: *Sur les toits d'Aix*
(photo: Johanna Gleise)

© Les Éditions Chapitre.com, 2016

*Les hommes meurent parce qu'ils ne peuvent pas
renouer leur fin à leur commencement.*

Alcméon de Crotona

Prologue

Ce jour-là quand je me suis réveillé, je me suis souvenu.

Ça faisait six ans. Jour pour jour. Six ans que j'étais ici. Et six ans que je ne *les* avais pas revus...

Je suis sorti de la cabane pour boire mon café en regardant la lumière du matin s'installer sur la montagne. Dans leur parc, les filles, qui commençaient à s'agiter, se sont mises à bêler en m'apercevant. Le Vieux Loup dormait encore. On avait fini par apprendre à cohabiter, lui et moi.

Six ans... pourquoi est-ce que je n'arrêtais pas d'y penser ? Est-ce que cette vie me manquait ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un regard vers le passé, vers le bas de la vallée embrumée, comme je le faisais souvent. Mais cette fois-ci, je me suis figé.

Ils étaient là. Tous les cinq.

J'ai d'abord cru qu'à force de penser à eux, j'avais réussi à ranimer tous mes fantômes. *T'es devenu fou, mon pauvre vieux.* Alors je me suis frotté les yeux, j'ai posé mon café, et j'ai regardé à nouveau.

Ils étaient bien là. C'étaient eux, sans aucun doute.

Comment est-ce qu'ils m'avaient retrouvé ? Et pourquoi revenir me voir ? Pourquoi maintenant, après tout ce temps ?

Mes jambes se sont mises à trembler, comme autrefois. Quelque chose d'incontrôlable, dans le fond

de mon ventre, s'est remis à palpiter. J'ai senti qu'en un instant, toute la poussière de ma vie a envahi ce que la montagne avait nettoyé pendant six ans. Et j'ai retrouvé au milieu de ce bordel général l'extase brute qui m'avait manqué.

Est-ce que j'étais prêt ?

I

*J'étais fait pour vivre, et
je meurs sans avoir vécu.*

Jean-Jacques Rousseau

Avant la vie

1

C'était il y a environ six ans.

J'avais quinze ans à cette époque, et j'étais vraiment un garçon sans histoires. Fils unique, j'avais grandi au chaud dans une famille paisible, à Brignoles, une petite ville du Var encore plus paisible.

Jusqu'à présent, la vie avait toujours été facile pour moi. Ce qui m'avait réussi, dans ce monde-là, c'était de me plier aux règles sans efforts. Bon sang ! C'était il y a bien longtemps.

À l'école, j'étais le garçon gentil et moyen qu'on ne remarque pas. Discret et travailleur, docile, confident des filles, je vivais au rythme fade et serein des garçons sans histoires.

Tout ça était mon univers. Et cet univers était la parfaite image du monde extérieur : mensonger, faux, rectiligne et insipide. Car on avait traversé une époque difficile ; c'est ce que répétait toujours mon père. Le pays s'était fermé depuis que la Crise avait rendu les gens fous. Après la période des Grandes Émeutes, qui avaient failli mener à une guerre civile, la sécurité était devenue, pour les populations traumatisées, la valeur sûre à laquelle il fallait s'accrocher.

Maintenant, ces périodes de troubles étaient loin. L'ordre était revenu, et dans ce monde, l'ordre, c'était tout ce qui comptait. On avait désormais tout ce qu'il fallait pour nous rendre la vie facile : la sécurité, le

confort, l'encadrement. Il nous manquait seulement un peu de liberté, cependant pour quelqu'un comme moi, ce mot n'évoquait qu'un lointain mythe démodé...

Mais un jour, j'ai grandi. N'allez pas imaginer que j'ai voulu faire la révolution du jour au lendemain ! Non. Dans un premier temps, si les choses ont changé, ça n'a pas été de ma faute. Il se trouve simplement qu'un jour j'ai eu quinze ans, et que j'ai dû entrer au lycée.

Mes parents voulaient le meilleur pour moi. Alors ils m'ont envoyé au lycée Jules Verne, de bonne réputation, où je pourrais apprendre l'autonomie sans risquer de m'écarter du chemin tout tracé. Seulement voilà, ce lycée était à Marseille ; on m'a donc placé en internat.

En août, quand est arrivée la rentrée des classes, j'ai ainsi préparé mes bagages pour faire ce grand bon dans le vide.

2

Ce nouveau monde sauvage et inconnu m'a aussitôt happé pour m'avalier dans ses entrailles. Au début, je me suis senti seul, effrayé, pris au piège.

À Marseille les gens étaient nerveux, l'air trouble, les rues sales et hostiles, les souffrances solitaires. On sentait que vous pouviez crever sur le trottoir et être tout juste remarqué. On vous aurait mis de côté, à la rigueur, pour vous empêcher de gêner la circulation.

C'était comme ça, en ville. Il fallait être efficace et productif, se taire, respecter la loi, travailler et aimer ça.

Quand je suis arrivé là-dedans, et que je me suis retrouvé noyé dans la masse sombre des élèves du lycée Jules Verne, j'ai été persuadé que je n'arriverais jamais à aimer quoi que ce soit ici. Ni cette ville, ni ce lycée, ni personne.

Au lycée, les élèves étaient classés selon leur âge et leur « niveau d'intelligence ». Loin des aventures de l'écrivain célèbre, le lycée Jules Verne, situé à la Plaine, avait pour devise « *Excellence et obéissance* », ce qui impliquait une discipline des plus strictes. Le lycée et son internat incarnaient donc un microcosme qui concentrait la totalité des frustrations de la société.

Tout ce qui était interdit aux jeunes à l'extérieur l'était donc bien évidemment aussi à l'intérieur. Et les interdits étaient nombreux ! Car tant qu'on n'avait pas vingt ans, on n'avait pas le droit de conduire des automobiles, d'avoir des téléphones et gadgets électroniques, d'être inscrit sur des réseaux sociaux, de distribuer des tracts, d'avoir des relations sexuelles, de sortir dans les rues après 22h... Tout ça pour des raisons de sécurité, évidemment.

À minuit, un couvre-feu général interdisait à quiconque, hormis aux agents de la sécurité et de l'État, de sortir dans la rue. Ça faisait des années qu'on traînait le même gouvernement et que les choses se passaient ainsi. Car les gens n'avaient qu'une crainte, dans ce monde : perdre la sécurité que toutes ces chaînes maintenaient artificiellement. Et pour ça, ils étaient les premiers à s'attacher eux-

mêmes ces chaînes. C'était donc un monde gris et rigide, mais c'était l'ordre qui voulait ça.

Malgré tout, des trafics avaient lieu, même au lycée. Des jeunes peu recommandables pouvaient vous vendre dans la plus grande discrétion tous les produits interdits par la loi, comme les drogues en tout genre, le tabac, l'alcool... et si vous vouliez vous attirer des ennuis, vous pouviez toujours y arriver. Mais les sanctions étaient si sévères qu'après une seule erreur, il était difficile de remonter la pente.

À l'internat, je partageais la chambre avec un autre garçon de mon âge qui s'appelait Stanislas, et que j'ai d'abord trouvé un peu bizarre.

Stanislas

1

Ce qui me tuait chez ce gars, c'est qu'il était aussi parfait que s'il sortait d'un programme informatique.

D'abord bien avantage par la nature, il était en plus très soigné. Il veillait toujours à laisser dépasser de son polo parfaitement assorti à ses pantalons le col de sa chemise parfaitement repassée. Et même quand il portait l'uniforme du lycée, il avait l'air plus classe que n'importe qui.

De ses cheveux blonds et soyeux chutait une mèche qu'il avait l'habitude de ranger avec soin sur le côté de son front. Inutile de vous préciser qu'il avait toujours les dents blanches, un rasage précis, une peau nette, les ongles bien coupés, les oreilles propres, etc.

Moi, le Stanislas, je le trouvais balaise et, pour les mêmes raisons, un peu inquiétant. Cette droiture, cet air suffisant, cette impression que tout lui était acquis, que rien ne pouvait l'atteindre... ça devait cacher quelque chose, non ? Au mieux, il se protégeait en reniant sa nature imparfaite ; au pire, il venait réellement d'un autre monde.

La première semaine, comme il paraissait très occupé, on n'a échangé que quelques mots. Pas de quoi construire un début d'amitié.

2

Le premier week-end où je suis rentré à Brignoles, ça m'a fait un bien fou.

Mes parents ont ramassé ma mauvaise mine à la gare avec un air soucieux. Ils m'ont harcelé de questions sur mes premières impressions et ça m'a fatigué de devoir y répondre sans cesse négativement. Non, je ne me plaisais pas chez Jules Verne ; non, les cours ennuyeux ne m'enthousiasmaient pas ; non, je ne m'étais pas fait de copains parmi la masse sombre ; non, je ne m'étais pas trouvé de petite amie !

Mais où est-ce qu'ils croyaient que j'avais atterri ? À les entendre, on aurait dit qu'ils m'avaient envoyé dans un camp de vacances. Non, ils m'avaient envoyé dans le pire internat du pire lycée de la pire ville du pire monde qui puisse exister.

Le soir, j'ai entendu mes parents discuter entre eux à propos de moi.

– Je l'ai trouvé désorienté, disait ma mère.

– C'est normal, mais il va s'y faire. Il se fait à tout ce petit.

– Tu crois qu'on a bien fait de le mettre en internat ?

– Je pense que ça ne lui fera pas de mal de côtoyer d'autres garçons de son âge. Tu verras, bientôt, il nous ramènera plein de copains.

– J'espère qu'il ne va pas se faire de mauvaises fréquentations...

Je n'ai pas entendu la suite, et ça ne m'intéressait pas.

De mauvaises fréquentations ? Aucun risque ! Je ne fréquentais personne, et la masse sombre ne m'en donnait pas envie.

3

Quand je suis rentré dans ma chambre d'internat ce dimanche soir, Stanislas était déjà en train de déballer ses affaires. Il avait toujours un temps d'avance sur moi. Ça ne m'a pas surpris de voir que ses vêtements étaient parfaitement pliés dans sa valise. Moi, à côté de ce rangement impeccable, j'avais un peu honte de mes affaires enfoncées à la dernière minute dans mon sac.

Je lui ai dit « salut » en m'asseyant sur mon lit et il m'a répondu « salut » d'une drôle de voix. Mais c'est à sa mèche de cheveux, mal rangée sur son front, que j'ai compris que quelque chose ne collait pas.

– Ça va pas trop ? je lui ai juste demandé.

Stanislas a haussé les épaules. Pendant un moment il est resté silencieux, le nez planté dans ses affaires, puis, je ne sais pas pourquoi, il a fini par se lancer.

– Ce n'est rien, il m'a répondu avec un sourire vague. C'est juste que je me suis disputé avec ma petite-amie.

– Ah. Je savais pas que tu avais une petite amie.

Je me suis senti bête de lui avoir dit ça, mais c'était tout ce qui m'était venu. Pour moi qui avais toujours été le confident des filles, parler avec un autre garçon était comme me retrouver brusquement de l'autre côté.

– Euh... à propos de quoi est-ce que vous vous êtes disputés ? j'ai hasardé en sentant quand même que c'était indiscret.

– Écoute, il a soupiré en rangeant sa valise sous son lit, je ne te connais pas, et c'est un peu perso, alors...

– Je comprends. Mais parfois, on parle plus facilement à quelqu'un qu'on ne connaît pas bien.

Pendant un moment, on est chacun retourné à nos occupations en silence. Puis le Stanislas a craqué :

– Avec Alyssa, on s'aime vraiment. Ça fait plus d'un an maintenant qu'on est ensemble et là, depuis quelques temps, elle pense à... tu vois, elle m'aime et elle commence à me dire que... enfin tu vois, oui, elle... elle voudrait bien...

– Oui, oui, je vois.

Stanislas avait prononcé ses dernières paroles tout doucement, sur un ton de confiance. Les relations sexuelles étaient interdites aux jeunes de notre âge pour éviter les grossesses non désirées, les cœurs brisés, les maladies, les écarts de discipline, bref la dégradation de la jeunesse. Même s'il existait d'innombrables moyens d'enfreindre cette loi sans se faire prendre, les sanctions étaient si sévères qu'elles suffisaient à dissuader la plupart des jeunes de faire le pas.

Le Stanislas s'est senti obligé de justifier sa réticence auprès de moi, mais il ne savait pas à qui il s'adressait : moi, j'étais un professionnel de la lâcheté, un expert en matière de prudence, un récidiviste de la fuite ! Je n'avais aucune expérience et n'étais pas encore pressé de m'en faire.

– C'est pas que je ne veux pas, continuait Stanislas en agitant ses bras, mais tu vois, je préfère être prudent. Ce serait bête de tout gâcher pour... pour quoi ? Pour un petit moment de plaisir ? Non, ce n'est pas raisonnable. Elle est ravissante, ce n'est pas la question, mais je ne suis pas sûr que... dis, tu le répètes à personne tout ça, d'accord ?

– T'inquiète pas, je suis...

– Tu ferais quoi, toi ? Beaucoup de gars me disent que je suis fou de ne pas sauter sur l'occasion. Ils disent qu'avant qu'on aie vingt ans, elle s'en sera facilement trouvé un autre.

Je n'ai pas trop su quoi répondre. La dernière fois qu'une fille m'avait bien plu, j'avais onze ans, et j'avais attendu un moment avant d'aller lui parler. Finalement, elle m'avait répondu que j'étais un garçon très gentil, tellement gentil, même, qu'elle ne voulait pas de moi. C'est une jolie façon de dire à quelqu'un qu'il est minable. Bon. Vu mon expérience, je n'étais pas vraiment la meilleure personne pour donner des conseils en matière de relation.

– Hein, tu ferais quoi dans ma situation ?

– Pour être honnête, j'ai rétorqué, le jour où je serai dans ta situation, je te demanderai conseil.

Le Stanislas, ça lui a arraché un sourire.

Les jours suivants, on a partagé plus de choses, lui et moi. Liés par notre prudence ou notre lâcheté commune, on a commencé à bien s'entendre. Il m'a dit qu'il me présenterait son Alyssa. Et moi, j'ai cru voir une lumière percer la grisaille. Est-ce que, finalement, il y avait une place pour moi dans la masse sombre ?

Routine quotidienne

1

Stanislas a rapidement fait partie de ma routine quotidienne. Au fil des semaines, je me suis laissé entraîner, moi aussi, dans le flot de la masse sombre, pour devenir une ombre errante parmi les autres.

J'ai fini par m'habituer à mon nouveau rythme de vie. Le rythme, c'est ce qu'il y a de stable et de régulier dans une vie qui vous glisse entre les doigts. C'est pour ça que tout le monde s'attache à la routine quotidienne.

Et puis c'est un cercle duquel on n'arrive plus à se sortir.

Tous les matins, je me réveillais à 6h avec l'alarme du lycée, cette fichue sonnerie qui résonne encore dans ma tête. Le Stanislas, lui, se levait toujours du bon pied. Et il était déjà en train de se préparer quand moi je restais vaseux et incohérent, enfoncé dans mon plumard à renifler le vieux linge de l'internat.

Quand enfin j'émergeais, plus par obligation que par courage, j'enfilais une paire de chaussettes, toujours en premier, parce que je détestais marcher pieds nus sur le sol glacial de la chambre. Le rituel se poursuivait à la salle de bain. C'était quelque chose, cette salle de bain.

À l'internat, on partageait une salle de bain pour deux chambres. Les deux gars de la chambre d'à côté, ils étaient un peu spéciaux. Le premier n'avait aucune pudeur : il fermait rarement les portes, et jamais à clef,

et moi, quand je me rendais dans la salle de bain, j'avais souvent de mauvaises surprises. L'autre gars, lui, mettait toujours une éternité à se préparer. Je n'ai jamais compris pourquoi, parce que chaque fois qu'il ressortait, il n'était pas plus soigné qu'avant.

À part ça ils n'étaient pas méchants, ces deux gars, et on s'amusait bien avec eux. Ah c'était quelque chose, la vie à l'internat.

2

À 6h45 précises, il fallait sortir de la chambre et s'aligner dans le couloir pour l'appel du matin. Après avoir vérifié que personne ne manquait, les sortes de gardes du bahut, qui étaient toujours postés un peu partout, nous laissaient accéder au réfectoire pour le petit-déjeuner.

Ces gars-là, on les appelait les Crabs, je ne sais pas pourquoi. On ne les aimait pas, mais on leur devait quand même le respect, parce qu'ils étaient de la police. Mais en bref, si vous suiviez le règlement sans faire le malin, vous n'aviez rien à craindre d'eux. Ils étaient là pour veiller à notre sécurité. Moi qui m'étais toujours plié aux règles sans poser de question, je pensais à l'époque ne jamais avoir affaire à eux, ce qui était une belle erreur.

Après l'appel, les Crabs nous faisaient passer un à un au détecteur de métaux, pour être sûrs qu'on n'allait égorger personne ni faire exploser le lycée. C'était la procédure pour quiconque entrait dans l'établissement ; les internes n'étaient pas épargnés.

Puis à la fin de ma journée de cours et des heures d'études, je retournais à l'internat comme si je ne l'avais jamais quitté. Souvent, on se retrouvait avec les gars de la chambre d'à côté pour jouer aux cartes et se détendre jusqu'à l'appel de vingt heures trente.

Ainsi mes journées étaient toutes rythmées par la houle répétitive de cette routine que rien ne semblait pouvoir entraver.

3

Les cours ne m'emballaient pas mais je m'efforçais de rester assidu et de m'adapter aux exigences de l'école. De toute façon, j'avais compris depuis longtemps que dans la société plus encore que dans la nature, soit tu t'adaptes, soit tu crèves.

Seulement trois cours étaient communs à tous : la biologie, pour apprendre à maîtriser la nature, les mathématiques, pour apprendre à se maîtriser soi-même, et la langue, pour apprendre à maîtriser les autres. Tous les autres cours, nous devions les choisir nous-mêmes, mais bien sûr, un certain nombre minimum d'heures nous était imposé, selon notre niveau. Moi je me situais dans un niveau moyen, à l'étage invisible, comme toujours. Les élèves de ces niveaux étaient, je crois, destinés à des emplois de salariés et de petits fonctionnaires. Le Stanislas, lui, était au niveau juste supérieur au mien, ce qui le destinait à un statut de cadre ou de fonctionnaire plus important.

L'organisation épineuse due à toute cette diversité, au brassage des différents niveaux, des

classes, des âges et des cours engendrait une arborescence extrêmement complexe dont les rouages échappaient même à l'administration, parce que tout était planifié par ordinateur. Ce bazar présentait donc tous les avantages et les inconvénients d'un système froid et efficace réglé par les machines.

Deux cours seulement me plaisaient bien : les mathématiques, et une option que j'avais choisie, « méthodologie métaphysique » : c'était en fait, je crois, le seul cours où on avait le droit de réfléchir vraiment. Le supprimer aurait causé trop de bruit, alors l'État avait trouvé un moyen plus subtil de l'anéantir : un nom pompeux, une mauvaise réputation, une valeur médiocre, des horaires inconfortables. Personne ne choisissait ce cours, et c'est pour ça que j'ai voulu le suivre.

Les premières semaines se sont ainsi succédé, identiques les unes aux autres. Jusqu'au jour où ma vie rectiligne a pris une courbe inattendue.

L'idée d'un pas

1

Un jeudi, on a eu un travail particulier à faire pour le cours de « méthodologie métaphysique » : un sujet à traiter par groupes de trois pendant plusieurs semaines. Les groupes ont été déterminés de façon aléatoire par le professeur. En un sens, c'est donc le hasard qui a déclenché toute cette histoire...

Les deux élèves qui constituaient mon groupe, je ne les connaissais pas. Il y avait un drôle de gars qui s'appelait Gui et une fille, Claudine.

Nous sommes donc allés à la bibliothèque de l'Alcazar ensemble pour commencer notre travail, et j'ai pu faire leur connaissance. En vérité, j'ai été plutôt surpris.

- GUI -

Gui était un type très grand et fin, qui n'avait pas une mauvaise tête. Il avait une certaine dégaine. Voyez, le genre de gars qu'on remarque et qu'on n'oublie pas.

Cheveux bruns décoiffés, habits débraillés, style négligé, attitude assumée et assurance tranquille... Gui m'est apparu comme le parfait opposé du Stanislas. Désinvolte, fier, sûr de lui, il renfermait, malgré sa nonchalance typique, une incroyable énergie.

Gui n'était pas comme ces gars qui passent leur temps à lire, non. C'était un étudiant de l'expérience, un mec qui explorait la vie comme il faut, et qui ne perdait pas son temps dans des bouquins corrects. Ses yeux étaient grands et gris, et sous ses longs cils, son regard vous transperçait pour voir plus loin. Parfait écho de sa personne, son sourire était fou mais entier. Aussi, je pouvais le suivre sans crainte parce que je savais qu'il était vrai.

Si Stanislas était toujours rasé de près, même s'il était presque imberbe, Gui, lui, gardait sans cesse un rasage de plusieurs jours. Et si Stanislas avait toujours un temps d'avance sur moi, il m'a semblé que Gui, lui, en avait des éternités. Mais étrangement, il portait cette passion en lui qui, au lieu de vous écraser derrière vos limites, vous donnait envie de sauter le rejoindre. C'était comme si un voile d'émulation fiévreuse l'enveloppait et vous donnait le sentiment, en sa présence, que tout devenait possible.

Il semblait faire ce qu'il voulait, comme si le monde lui appartenait. Il n'avait peur de rien et se fichait des règles ou des normes, ce qui le rendait imprévisible, attrayant et effrayant. Irrespectueux, arrogant, impertinent, il n'obéissait qu'à un seul maître : son instinct.

Gui avait dix-sept ans, et je ne sais pas pourquoi il s'était retrouvé en classe avec moi. Je crois qu'il avait foiré tous ses examens d'entrée. L'école, d'ailleurs, il semblait n'en avoir rien à faire. Il répétait que tout ce qu'il pouvait apprendre de la vie était là-bas, dehors.

Il faisait partie des rares lycéens à travailler en dehors du bahut. Il touchait un peu d'argent pour un boulot bizarre. Mais le plus bizarre dans cette histoire, c'est que ce boulot bizarre, c'était par plaisir, et non par nécessité, qu'il l'exerçait. Il travaillait dans un cimetière en tant qu'assistant funéraire. Il aidait à enterrer les morts, à préparer les chambres funéraires, à décorer les tombes, à faire ce que personne ne voudrait faire. Pour quelqu'un plein de vie, ce job était surprenant. Mais croque-mort était selon lui un métier qui rassemblait deux conditions idéales : des clients parfaitement dociles et la sécurité de l'emploi!

Gui vivait dans un appartement au Chapitre avec son père, la nouvelle copine de son père, son frère, la fille de la copine de son père et le nouvel enfant de son père et sa copine. Un peu compliqué, tout ça, pour moi qui avais toujours vécu dans un atome simple.

C'était quelqu'un, Gui. Ma rencontre avec lui a sans aucun doute changé ma vie, et c'est surtout après, dans la suite des événements, que j'ai appris à le connaître. Et il a fallu qu'il entre en scène par la porte formelle de l'école, lui ! Lui qui allait m'ouvrir une porte sur de tout autres horizons !

- CLAUDINE -

Claudine. Claudine. Cette fille-là, je l'ai tout de suite trouvée différente. Elle était belle, belle sans le vouloir, et c'est ça qui changeait tout. Elle avait du charme. Elle avait de la vie. Elle avait des couleurs... Elle avait quelque chose.

Au départ, Claudine, je me suis dit qu'elle devait être comme toutes les filles brillantes que j'avais connues: réservée, supérieure, amère. Il ne m'a pas fallu plus de quelques secondes pour comprendre combien je m'étais trompé ! Car au contraire, Claudine était surprenante, dévouée, sucrée.

Et en plus de cette douceur qui faisait de n'importe qui son allié et serviteur, elle avait dans les yeux cette lueur malicieuse qui me ravageait. Elle est entrée dans ma vie comme une belle surprise qui a dispersé ma grisaille.

Ses cheveux étaient roux, courts et bouclés. Et parfaitement assortis à cette petite folie naturelle, quelques taches de rousseur venaient chatouiller ses joues roses. Elle était un vrai souffle de vie dans sa manière d'exister, de se déplacer, d'entrer en relation avec les autres. Colorée, vive, limpide et impulsive ; elle était une œuvre d'art à elle seule.

Elle avait forcément le rire facile, Claudine. Un rire franc et évident, qui m'entraînait toujours avec lui. Et comme sa colère était aussi facile que son rire, sa façon de s'emporter incendiait souvent son entourage. Moi, j'aimais sa colère autant que son rire.

Cette fille arrivait à me rendre heureux en toute circonstance. Avec elle, j'avais toujours la sensation d'être du bon côté du monde. En plus de son charme, elle avait de l'esprit. Maligne, curieuse, habile, joueuse. La vie avec elle était comme un jeu gigantesque auquel je perdais systématiquement avec un plaisir fou.

Claudine n'essayait pas, comme moi, de résoudre les difficultés en s'adaptant : c'était une actrice de la

vie, et je l'ai compris dès que je l'ai rencontrée. Si quelque chose ne lui convenait pas, elle agissait pour qu'il en soit autrement. Elle refusait de se résigner ou de plier, en se fiant toujours à ce qu'elle trouvait juste.

Claudine, c'était un caractère perçant dans une âme sereine. Un équilibre absolu entre la violence et la paix, la fureur et la douceur, l'instinct et la raison, l'homme et la nature.

J'ai appris qu'elle aussi était à l'internat, mais à l'étage des filles, au-dessus du mien. Elle était comme moi une exilée des campagnes. Son petit frère et ses deux parents, qui étaient artisans, habitaient Forcalquier, un village des Alpes de Haute Provence.

Claudine n'avait pas tellement d'amies, elle traînait plutôt avec des garçons. Elle affirmait que les filles étaient entre elles perfides et fourbes, ce qui m'étonnait un peu. Et j'aurais préféré qu'elle fréquente plutôt des filles, car la voir toujours avec ces horribles mecs, ça me rendait affreusement jaloux.

Bref j'ai compris assez vite, et vous l'avez compris encore plus vite, que j'étais tombé raide dingue de Claudine. Amoureux... oui, moi. Moi ? Amoureux ! Moi !

J'ai préféré dans un premier temps n'en parler à personne. En attendant je profitais de voir Claudine à la bibliothèque sans rien faire d'autre que m'imprégner de rêves, sans rien dire à personne, et sans demander de conseils au Stanislas. Surtout pas à lui, d'ailleurs !

2

Pendant plusieurs semaines, j'ai donc retrouvé Gui et Claudine à l'Alcazar pour avancer notre travail de groupe.

Durant ces moments-là, on avait parfois des conversations assez mouvementées. Une fois on a même été expulsés de la bibliothèque parce qu'on parlait trop fort. Mais entre l'impertinence de Gui et la détermination de Claudine, le ton des discussions montait rapidement. Moi, au début, je n'osais pas trop affirmer ce que je pensais ; peut-être parce que je ne savais pas quoi penser.

Un jour, la discussion a dérivé je ne sais pas comment sur nos ressentis de la vie ; non pas de la Vie suprême, non, mais de la vie qu'on menait, cette espèce de reliquat des grands rêves dont plus rien ne restait qu'une braise éteinte, la vie de tous les jours, quoi. Moi qui avais jusque-là trouvé mon confort routinier satisfaisant et qui m'étais attaché à mes habitudes, j'avais au début du mal à concevoir que la vraie vie pouvait être ailleurs. J'avais toujours pensé qu'on la savourait plus dans le confort et la sécurité que dans le danger et l'instabilité.

Mais Claudine et Gui, eux, pensaient qu'on ratait tout de la vie pendant qu'elle filait entre les doigts de la routine. Et ce rythme, toujours le même, auquel notre cœur battait, était bien loin de la pulsation originelle.

Claudine parlait avec sagesse et Gui, avec passion. Il avait l'air intéressé par le sujet et prenait le débat très à cœur. On aurait dit qu'il avait déjà

mûrement réfléchi à toutes ces questions ; et avait même l'air d'y avoir trouvé des solutions catégoriques. Il affirmait qu'un seul pas pouvait suffire à faire découvrir la vraie Vie. Ces paroles ont fini par me faire réfléchir. Car au fond, je sentais qu'il y avait du vrai là-dedans.

Quand je suis reparti, ces mots ont trouvé un écho dans ma conscience. J'entendais cette voix me répéter qu'une vie meilleure, plus intense, plus vraie, était possible... et qu'il suffisait d'un pas, oui, d'un seul, pour expérimenter cette alternative. Mais quel pas ? Je tenais là une question qui allait foutre en l'air tout ce que j'avais passé des années à ne pas bâtir.

3

Lors de notre dernière entrevue, torturé par cette question, j'ai pris Gui à part et je lui ai demandé des précisions :

– De quoi est-ce que tu parles quand tu dis qu'il suffit d'un pas pour sortir de cette misère ? De quel pas est-ce qu'il s'agit ?

Un sourire satisfait a illuminé le regard de Gui.

– Ça t'intéresse ? il a lancé. Tu veux vraiment le savoir ?

– Eh bien je... oui, je voudrais savoir. Tu dis que la vraie vie est ailleurs, je voudrais savoir où.

– Tu n'es pas encore prêt.

J'ai tiqué.

– Comment ça, je ne suis pas prêt ? Tu peux bien répondre à ma question, non ? Tu parles d'un seul pas à faire, tu peux bien me dire lequel ! J'aimerais savoir, voilà tout.

Gui n'a rien dit d'un moment, puis il a murmuré presque à lui-même :

– Je ne peux pas te le faire savoir... mais je peux te montrer.

– Qu'est-ce que tu...

– Plus tard, plus tard. Quand tu seras prêt. Tu verras.

Avancées à reculons

1

Après ça, je n'ai plus revu ni Gui, ni Claudine pendant un moment. Mes questions en ont profité pour grandir et faire germer dans ma tête une mauvaise herbe coriace : le doute.

Un soir, j'en ai parlé au Stanislas.

On s'était retrouvés dans la chambre après une longue journée épuisante et pluvieuse. Stanislas était assis sur son lit, j'étais étendu sur le mien. Même s'il avait l'air fatigué et pas très disposé à discuter, je me suis lancé :

– Tu sais, j'ai annoncé, Gui m'a dit que...

– Gui, c'est le gars avec qui tu travaillais à la bibliothèque, c'est ça ?

– Oui. Il m'a dit qu'on vit dans l'erreur, que notre routine est programmée, mais que la vraie vie, qui nous est cachée, peut s'expérimenter. Et que pour la vivre, il n'y a qu'un pas à franchir. Mais je me demande...

– C'est n'importe quoi, a coupé Stanislas. Il délire, ce mec. Gui, c'est ça ? J'ai déjà entendu parler de lui. À ce qu'on raconte, il n'est pas très fréquentable. Tu devrais faire attention. Traîner simplement avec lui pourrait t'attirer des ennuis.

J'ai froncé les sourcils.

– Je n'ai pas trouvé qu'il avait l'air dangereux.

– Parce que tu es naïf, a poursuivi Stanislas. C'est bien que tu aies choisi cette option, méthodologie de je sais pas quoi, mais méfie-toi quand même un peu... la plupart des gens qui ont ce genre de discours ne font qu'essayer de te manipuler. On veut te faire croire que notre monde n'est pas le bon. Mais crois-moi, c'est le bon. Mes parents ont beaucoup voyagé, et je peux te dire que partout ailleurs c'est pire.

– Mais tu n'as pas l'impression que c'est l'inverse ? Je veux dire, qu'on nous manipule plutôt pour nous faire croire que ce monde est le bon ? Sauf qu'on est manipulé depuis tellement longtemps qu'on ne s'en rend même pas compte.

– Je comprends rien à ce que tu racontes. Si on était manipulé, on le saurait, non ?

– Mais regarde toute cette police, cette surveillance, ces interdits, ces...

– Réfléchis une seconde, a enchaîné Stanislas. Tout ça est devenu nécessaire justement à cause de gens qui parlaient comme toi. La Crise en a rendu fous plus d'un, je t'assure ! Les gens se sont mis à douter de tout, même de leur propre gouvernement, celui qu'ils avaient eux-mêmes élu, tu te rends compte ! Ce sont leurs révoltes et leurs émeutes qui ont engendré tout ça. Le monde d'aujourd'hui est strict et pas très amusant, c'est vrai, mais il est bien mieux que le chaos et l'anarchie auxquels nous aurions conduits ces rebelles.

– Je sais pas trop... j'ai marmonné sans arriver à expliquer ce que je ressentais.

– Tu aurais dû choisir l’option Histoire. Tout est expliqué dans le manuel. Bon, excuse-moi mais j’aimerais me coucher maintenant, j’ai besoin de dormir pour être en forme demain.

Stanislas s’est allongé dans son lit et a fermé les yeux.

Moi, j’ai réfléchi un instant à notre conversation puis ai voulu changer de sujet.

– Et sinon, Claudine, tu la connais ? j’ai lancé.

Stanislas avait déjà la tête enfoncée dans son oreiller, mais j’ai quand même réussi à comprendre son grognement:

– Vaguement; elle venait à la piscine en même temps que moi, le mercredi après-midi. Chaque fois que j’y allais, je la croisais. Mais on ne s’est jamais trop parlé.

– Ah, j’ai dit. Et maintenant, elle n’y va plus, le mercredi ?

Le Stanislas, je l’ai entendu pousser un soupir dans son oreiller.

– J’en sais rien. C’est moi qui n’y vais plus le mercredi.

– Ah. Tu fais quoi de tes mercredis maintenant ?

– Je vois Alyssa.

– Ah. Et ce week-end tu vas la voir ?

– Possible.

– Au fait, il faudra que tu me la présentes. Je ne l'ai toujours pas rencontrée.

– Oui, oui, on verra ça demain.

– Et votre petit problème de l'autre soir... c'est réglé ?

– J'aimerais dormir, je t'ai dit. On parlera de tout ça demain.

J'ai dit « d'accord », et il a éteint la lumière de son côté. Je n'avais pas vraiment le choix. Jusqu'à un certain point, c'est difficile de mener une discussion tout seul. Et puis le Stanislas, quand il avait besoin de dormir, mieux valait ne pas l'importuner.

Mais moi, je n'avais pas sommeil. Je voulais des réponses à mes questions. Je voulais savoir si les choses autrefois s'étaient vraiment passées comme Stanislas disait. Je voulais savoir de quelle façon on pouvait expérimenter la vie meilleure dont Gui m'avait parlé. Gui... était-il infréquentable comme Stanislas le prétendait ? Qui avait raison et qui était manipulé dans ce monde soudain obscur ?

Je suis allé à la salle de bain me débarbouiller, et j'ai entendu les gars de la chambre d'à côté m'appeler. Content de trouver de la compagnie, je les ai rejoints dans leur chambre, mais là, ils m'ont tendu un piège, les salauds, et m'ont attaqué avec leurs oreillers dans le but de m'enrouler dans une couverture comme un saucisson. Heureusement, j'ai réussi à me sauver juste à temps pour l'extinction des feux.

L'internat, c'était aussi ça : le lieu de toutes les batailles ! Celles qui en valaient la peine et celles qui

étaient vaines, celles qui ne menaient pas loin et celles qui, par coups de longues discussions et de non-conversations, déployaient leurs victoires invisibles dans le silence des consciences.

2

Le week-end suivant a été différent des autres. J'étais toujours aussi soulagé de retrouver mon cocon bien chaud, mais, pour une fois, je sentais que j'avais commencé à construire quelque chose, là-bas, dans l'autre monde.

Mes parents faisaient toujours une drôle de tête lorsqu'ils m'attendaient à la gare, parce qu'ils se demandaient dans quel état ils allaient me ramasser. Mais cette fois-là, ils ont dû être surpris de me voir revenir de l'autre monde avec un sourire sur la figure.

Et pour la première fois, je n'ai pas redouté le retour à l'internat le dimanche soir. J'avais pris de bonnes résolutions :

1 – J'irais faire un tour à la piscine un mercredi, quand je m'en sentirais capable, dans l'espoir d'y rencontrer Claudine et de passer du temps avec elle.

2 – J'essaierais de ne plus me poser trop de questions sur la Vie, et de retrouver plutôt ma routine paisible.

3 – En cas d'échec du point numéro 2, j'essaierais de trouver les réponses à mes questions et de découvrir par tous les moyens quel pas j'avais à franchir pour vivre la vraie Vie.

L'ordre et le chaos

1

Un mardi, Stanislas m'a enfin présenté son Alyssa. On est sortis tous les trois faire un tour en ville, sous le soleil encore chaud de septembre.

Alyssa, c'était une fille grande et légère. Elle avait décidément la même allure que le Stanislas, parfaite dans ses vêtements clairs et dans son rôle de fille charmante.

Elle avait de longs cheveux ondulés, soigneusement coiffés, avec une frange aussi bien rangée que la mèche du Stanislas. Ces deux-là, ils faisaient vraiment la paire. Ils étaient drôlement beaux ensemble, tellement beaux et propres que ça en devenait dérangeant. On aurait dit deux parfaits produits de fabrication destinés à réussir. Alyssa, avec ses grandes jambes et sa taille mince, son maquillage de qualité, ses cheveux souples, ses yeux doux et sa peau hâlée, faisait partie de ces filles qui font tourner la tête des garçons.

Moi, je me sentais un peu minable à côté des deux autres, avec mon vieux pull bleu marine dont il manquait un bouton, mes chaussures mal attachées, mon pantalon trop grand et mes cheveux ébouriffés. J'aurais mieux fait de garder l'uniforme du lycée pour sortir !

Alyssa parlait beaucoup et avec enthousiasme, d'une voix claire et fluide. Elle me posait pas mal de questions, pour savoir d'où je venais, ce que j'aimais, et

tout ça. Elle avait l'air de s'intéresser sincèrement à ma personne, ce que j'ai forcément trouvé très agréable.

Elle m'a demandé comment je trouvais la ville, le lycée, l'internat. J'ai dit que la ville, je ne la connaissais pas encore, le lycée, je ne m'y faisais pas trop, et l'internat, c'était quelque chose. Elle m'a ensuite demandé d'une voix taquine si j'avais une fille et je lui ai rétorqué que si j'en avais eu une, elle aurait été là avec moi. Et je me suis senti très seul tout à coup.

On a ensuite marché un moment dans les rues grises, parmi les gens pressés et nerveux, les voitures agglutinées, les mendiants, les magasins, les agents de sécurité, l'air trouble de l'activité permanente, parmi les bonnes odeurs de boulangeries ou de kebabs, et les effluves âcres de la pollution dans l'air marin, parmi tout ça qui faisait Marseille.

Stanislas et Alyssa m'ont emmené dans des endroits agréables qu'Alyssa connaissait bien parce qu'elle, elle était native d'ici. Ils m'ont montré les restaurants où on mangeait le mieux, les magasins qu'ils préféraient, bref les bons endroits des bons quartiers.

Ils m'ont aussi indiqué la limite des quartiers où il fallait éviter d'aller. Il y en avait beaucoup, même dans le centre ! Mais le ghetto Nord était le plus dangereux de la ville. Même la police du gouvernement n'y mettait jamais les pieds. Ça donnait des frissons. On ne s'est même pas approchés de l'entrée du ghetto, car déjà les environs devenaient inquiétants.

Ça commençait au nord de Saint Charles. Le ghetto englobait maintenant la quasi totalité de ce qui était autrefois les treizième, quatorzième, quinzième

arrondissements, et même, maintenant, une partie des deuxième et troisième. Ce ghetto à lui seul représentait presque la moitié de la superficie totale de Marseille. Il y avait là-bas toutes les sortes de populations qui fermentaient dans un chaos commun.

Partout ailleurs en ville, on arrivait à sauver les apparences, à faire croire que le monde tenait en place, que la sécurité était omniprésente et sans faille. On avait refourgué au Nord tous les vices de la ville, toute la misère, toutes les populations indésirables, et on avait fermé le tout en se disant que les choses tiendraient bon ainsi. Je l'ai clairement perçu, ce jour-là : à Marseille, il y avait d'un côté l'ordre et le mensonge, et de l'autre, le chaos et la vérité.

– Tu sais, m'a dit Stanislas tandis qu'on apercevait les clôtures en barbelés, pour le reste de la population, qui n'a rien demandé, mieux vaut que ce qui est dans ces quartiers reste dans ces quartiers. Eux ils font leur loi là-bas, on ne se mélange pas, et c'est mieux comme ça.

– Et les gens qui naissent là-bas, et qui n'ont rien demandé non plus, comment ils font ? j'ai interrogé.

Stanislas a haussé les épaules. En vérité, on parlait sans savoir, parce qu'aucun de nous n'avait jamais mis les pieds à moins de deux-cent mètres des ghettos. On préférait s'en tenir loin et faire comme s'ils n'existaient pas. Car ces zones de violences et de vices, loin de l'ordre qui régnait partout ailleurs, étaient l'arrière-boutique de la ville, sur laquelle reposait peut-être tout le commerce du reste, mais que les conversations correctes savaient taire.

La Corniche, le Panier, Pastré, ou le Vieux Port, ça oui, c'étaient des endroits agréables. Avec au moins, dans la mer qui s'étirait à l'horizon, la preuve que la grisaille avait une fin.

2

Au moment de se quitter, devant le lycée, Alyssa m'a pris dans ses bras. Cette fille, elle était plutôt tactile, quand on la connaissait un peu. Près de ses cheveux, j'ai senti son parfum d'amande douce.

– Ça m'a fait plaisir de te rencontrer, elle m'a dit.

– À moi aussi, j'ai répondu sincèrement. Stanislas a de la chance de t'avoir.

Alyssa n'était pas à l'internat puisque ses parents n'habitaient pas loin, dans le cinquième arrondissement. Sa mère, d'ailleurs, était infirmière à la Timone. Et comme Alyssa semblait avoir des dispositions naturelles pour la médecine, son avenir, je veux dire son « projet professionnel », semblait déjà tout tracé. Seulement Alyssa avait d'autres projets en tête, qu'elle n'a révélés que par la suite...

Avec le Stanislas, ils ont mis des heures à se séparer. En l'attendant, je me suis mis en retrait pour ne pas les déranger, mais je n'ai pas pu m'empêcher de les regarder s'embrasser comme s'ils n'allaient plus jamais se revoir. C'était bien ça, l'amour. Une impression de n'en avoir jamais assez. Un peu comme tout ce qui est bon et qui fait mal.

Le passage

1

Le jeudi qui a suivi cette sortie a été un jour important. Je crois que c'est à partir de ce moment que j'ai complètement dérapé de ma ligne droite.

Il était midi et comme souvent, je déjeunais seul au réfectoire du lycée, au milieu de la masse sombre et agitée. Jusque-là, c'était une journée plutôt normale.

Mais soudain, ce gars est arrivé.

Un gars étrange, qui devait avoir mon âge, mais que je n'avais jamais vu. Il est venu s'asseoir à ma table, juste en face de moi. Ce n'était pas par hasard. Il avait l'air de me connaître. Il était venu pour me parler.

Il m'a regardé fixement sans rien dire pendant un moment, et moi, je n'osais plus manger. Son visage était pâle, son regard solide, ses traits nets et précis. Sur sa tête, une grosse touffe de cheveux noirs bouclés et devant ses yeux, de fines lunettes rondes.

Au bout de ce long moment d'attente, il a jeté un regard furtif autour de nous avant de me demander :

– C'est bien toi qui connais Gui ?

Je ne savais pas si je devais être rassuré par la question. La mise en garde du Stanislas m'est revenue en tête : est-ce qu'avoir fréquenté simplement Gui pouvait vraiment m'attirer des ennuis ?

Ce gars assis en face de moi, il avait quand même quelque chose de dérangeant. Habillé en noir, mince de corps, il avait une voix grave et posée. Son regard très déterminé et sa solidité calme lui donnaient un charisme énigmatique. J'ai inspiré un coup avant de répondre :

– J'ai seulement travaillé avec lui pour un cours. Est-ce que c'est un ami à toi ? Est-ce qu'il y a un problème ?

– Oui, c'est un bon ami.

Le gars m'a longtemps dévisagé, comme s'il essayait de comprendre qui j'étais d'un simple coup d'œil. Et ce qui m'a fait froid dans le dos, c'est qu'il semblait en être capable. Puis il a déclaré :

– Gui m'a dit que tu voulais en savoir plus.

Je savais qu'il faisait allusion à ce pas dont Gui m'avait parlé. Mais sur le moment, j'avoue que je n'étais plus trop sûr de vouloir vraiment en savoir davantage.

– Eh bien...

– Gui m'a dit que si tu te sentais prêt maintenant, je pouvais te proposer de nous rejoindre.

– De vous rejoindre ? Qu'est-ce que...

– J'en ai déjà trop dit. On ne peut pas en parler ici. Je suis simplement venu te proposer un passage.

– Un passage ? Vers quoi ?

– Vers la Vie.

Il a marqué une pause, ménageant son effet de mystère.

– Explique-moi, j’ai demandé.

L’agitation du réfectoire, autour de nous, avait disparu pour nous plonger tous les deux dans un vide sourd. Alors le gars s’est penché vers moi et il m’a murmuré en un souffle :

– On peut t’offrir l’occasion de savoir ce que c’est que de vivre réellement, pleinement, intensément. Un truc que tu ne pourras jamais ressentir autrement. Une expérience unique. La vie, la vraie, à son état brut.

Il s’était rapproché de moi pendant qu’il parlait, et un instant, j’ai été happé par ses paroles.

– Attends, j’ai lancé en me reprenant. Si c’est quelque chose de sexuel ou en rapport avec des substances quelconques, je suis pas intéressé, je marche pas là-dedans...

Le gars a eu un rire méprisant avant de soupirer.

– Tout ça, ce n’est rien en comparaison de ce que tu vivras avec nous. Mais je ne peux pas t’expliquer ici. Si tu es intéressé par l’expérience, rejoins-nous lundi prochain à 15h au Paradis, c’est un jardin public. Ça ne t’engage à rien pour la suite. Ça te montrera seulement le pas. À toi après de le franchir ou de t’arrêter là. Voilà le plan pour y aller. Surtout, ne le montre à personne d’autre et n’en parle à personne.

Il s’est levé et a glissé un morceau de papier froissé dans ma main. Avant de partir, il s’est approché de mon visage et a susurré avec des yeux brillants :

– Tu vas voir. Ce sera le Nirvana. Au-delà de tout ce que tu peux imaginer.

Puis il s'est éclipsé.

2

La foule du réfectoire s'est doucement ranimée autour de moi avec son brouhaha continu.

Merde alors, je me suis dit. J'ai déplié le morceau de papier en remarquant que mes mains étaient moites. C'était bien un plan qui était griffonné dessus, avec des flèches qui indiquaient la direction à suivre. Le jardin devait être à une trentaine de minutes de marche du lycée. Tout en haut de la feuille était écrit :

Lundi, 15h, Jardin du Paradis.

J'ai retourné le papier. Au dos était dessiné un cercle noir qui m'a provoqué un drôle de frisson, et dont je me demandais bien la signification.

J'ai gardé un moment le papier dans la main. Qui était ce type ? Que voulait-il me proposer réellement ? Quel était ce fameux pas ? D'où connaissait-il Gui ?

Lundi, 15h, Jardin du Paradis. Devais-je y aller ? Ou l'oublier et déchirer le papier ? J'ai réfléchi rapidement et j'ai d'abord senti, sans savoir pourquoi, que quelle que soit ma décision, je la regretterais.

J'ai ensuite senti que malgré moi, je ne pourrais pas faire autrement que d'y aller, à ce rendez-vous.

Par curiosité, par nécessité, par folie, je n'en savais rien, mais je devais y aller.

Je n'ai parlé à personne de mon entrevue avec ce type étrange. J'ai fait comme s'il ne s'était rien passé. Mais merde, non ! Ce qui arrivait là n'était pas rien. Pour moi qui avais toujours mené une vie sans histoires, c'était le début d'un nouveau cycle.

II

Que chacun suive en tout, partout et toujours l'impulsion de sa nature bornée ou géniale, quelle qu'elle soit. Alors, seulement, l'homme saura ce que c'est que vivre, au lieu de mépriser la vie sans l'avoir jamais vécue.

Alexandra David-Néel

Le Jardin du Paradis

1

Le lundi du rendez-vous a bien fini par arriver. Il m'avait guetté au bout du temps comme la mort qui patiente la gueule ouverte. Et maintenant que j'avais décidé d'y aller, je ne pouvais plus me résoudre à changer d'avis. J'avais trop besoin de savoir.

Manquer les cours était interdit au lycée, alors j'ai fait croire à tout le monde que j'étais malade pour pouvoir m'esquiver sans embrouilles. À quatorze heures, prétendant me rendre à la pharmacie, je suis sorti sous le ciel gris avec, bien plié dans ma poche, le plan qui me mènerait au Paradis.

Le plan m'a conduit jusqu'à un quartier résidentiel assez tranquille, vers les banlieues. Un endroit désert et immuable. Moi, je ne cessais de repenser à ce gars qui m'avait donné le rendez-vous. Qui était-il ? Je ne connaissais rien de lui, pas même son nom.

Ignorant le tremblement qui agitait mes mains, j'ai continué jusqu'à une zone vide, où s'étendaient des espaces d'herbe jaune, entourés de clôtures en barbelés. Tout autour de ces terrains vagues se trouvaient d'autres immeubles et bâtiments dégradés. J'ai suivi une petite route, puis un chemin de terre qui longeait une voie ferrée.

Je suis passé devant quelques vieilles maisons avant de tomber sur le cimetière. Le Jardin n'était plus très loin.

Le chemin que je suivais contournait le cimetière pour traverser un fin cours d'eau. Là des buissons sauvages encombraient le passage et le sentier semblait s'effacer. J'ai compris alors que le plan m'entraînait dans un endroit vraiment secret.

Le sentier m'a conduit derrière le cimetière et là, je l'ai enfin trouvé. Caché par quelques arbres, coincé entre la voie ferrée et le cimetière, surplombé par une colline vierge, il m'attendait là : le Jardin du Paradis.

2

On entrait par un portillon rouillé accroché à une clôture qui disparaissait sous les buissons, et sur laquelle était posé un écriteau effacé par le temps : *JARDIN DU PARADIS*.

Plongé dans une lumière jaunâtre et immobile, le Jardin du Paradis était envahi d'herbes folles. Il y avait une balançoire pendue à un gros chêne, et de petits chevaux à bascule rouillés par le temps. Ce jardin était un monde à part, fermé, protégé et oublié.

La balançoire pendue à l'arbre était en mouvement : quelqu'un avait dû la quitter rapidement avant mon arrivée. Pourtant, il n'y avait personne ici.

– Y a quelqu'un ? j'ai demandé, moi, mais pas trop fort, parce que je savais qu'il y avait un cimetière à côté, et ma mère m'avait toujours dit qu'à crier dans un cimetière, on risquait de réveiller les morts.

J'ai entendu un petit rire et ils se sont montrés. Pas les morts, je veux dire, mais les jeunes qui

m'attendaient. Ils s'étaient cachés derrière l'angle du mur et quand ils ont surgi devant moi, je n'ai pas pu m'empêcher de sursauter.

Ils étaient cinq. J'ai de suite reconnu parmi eux le gars étrange qui m'avait donné le plan au réfectoire, et aussi Gui. Ça m'a un peu rassuré de retrouver ces deux visages plus ou moins connus. Avec eux, il y avait encore deux filles et un garçon.

Le garçon, un blondinet chétif, n'avait pas l'air dangereux. Des deux filles, l'une était menue et vive avec d'épais cheveux bruns mal coiffés, et l'autre très ronde, avec un visage plus doux et de longs cheveux châtain.

– J'étais sûr que tu viendrais, a lancé Gui.

– Moi, j'étais pas trop sûr, j'ai hasardé, un peu sur la défensive. Est-ce que maintenant je peux savoir pourquoi vous m'avez fait venir ?

– Doucement, m'a dit le gars du réfectoire. On n'a même pas fait connaissance. Moi, c'est Anatole.

Puis il a désigné tour à tour la fille brune, le blond chétif, et la fille ronde en annonçant :

– Voici Jade, Citron, et Agathe. Je ne te présente pas Gui, que tu connais déjà.

– Bienvenue dans le Cercle, a prononcé Gui.

Le Cercle

1

C'est peut-être ici que tout a commencé, finalement.

Nous sommes restés dans le jardin plus d'une heure, peut-être deux, presque trois, à parler tous les six, à faire connaissance.

Anatole, Citron, Gui, Jade et Agathe étaient les membres de ce groupe secret qu'ils avaient appelé le Cercle.

- CITRON -

Citron, c'était juste un surnom que lui avaient donné les autres membres du Cercle. En vrai, il s'appelait Louis. Il avait réussi à se faire surnommer Citron parce qu'il mettait du citron dans tout ce qu'il mangeait. Ça en était devenu une manie. Il aimait cette acidité qui incarnait pour lui la vérité : c'était un remède contre le mouvement perpétuel du monde et l'aliénation. Il pensait comme ça, Citron. J'ai toujours eu du mal à comprendre sa philosophie.

Physiquement Citron, c'était quelqu'un plutôt chétif. Il avait des cheveux blonds et des yeux clairs avec des lunettes et quand on le regardait, on pouvait le croire fragile. Seulement voilà, une autre force compensait largement cette vulnérabilité.

Citron était extrêmement rigoureux, ce qui le rendait à la fois irrémédiablement efficace et effrayant. Son obsession pour la perfection et la vérité l'avait rendu passionné par la nature, maniaque du rangement et de la propreté, intransigeant, pointilleux, précis et fatigant.

Comme chaque humain, il souffrait de paradoxes : ainsi, il pouvait facilement se laisser vaincre par des angoisses totalement irrationnelles, lui qui par-dessus tout aimait ce qui appartenait à la raison ! Mais c'est ça, justement, qui le rendait attachant, et qui vous donnait envie de rester auprès de lui.

Et bien sûr, comme tous les génies dans son genre, il lui arrivait très souvent, alors qu'il était précis et rigoureux dans ses raisonnements, de négliger le plus vulgaire bon sens des choses pratiques.

Son tempérament hors du commun, sa curiosité et son habileté intellectuelle l'avaient rendu surdoué dans les sciences, la mécanique, l'électronique et les cassettes. Joueur imbattable aux échecs, difficile à suivre au jeu de go, professionnel des Rubik's cubes, il n'avait pas quinze ans qu'il manipulait déjà parfaitement les histoires de physique quantique et de géométrie astrale !

Citron vivait dans une famille d'accueil depuis l'arrestation de ses parents, quand il était encore tout jeune. Fonctionnaires, ils avaient été accusés de trahison envers l'État, je n'ai jamais bien su pourquoi, car Citron ne voulait jamais parler d'eux. Et sa vie chez sa famille d'accueil, il n'en parlait pas beaucoup plus. Tout ce qu'il disait, chaque fois que quelqu'un lui posait une question sur sa situation, c'était : « J'ai tout ce dont j'ai besoin. »

Citron, c'était un gars attachant et vif d'esprit, au tempérament nerveux. Peu fiable en apparence, il était pourtant loyal et avait un bon fond. Et puis n'importe qui pouvait sentir qu'il avait du génie. Mais je crois qu'ils étaient tous, en fin de compte, des génies à leur manière.

- AGATHE -

Agathe, c'était une fille extrêmement gentille et sensible. Elle n'était pas faite de poussière comme nous tous, elle était faite de soleil, entièrement. Et ça, c'était quelque chose qui vous frappait forcément aux yeux quand vous la voyiez.

Agathe était harmonie, Agathe était bienveillance, Agathe était tendresse, mais Agathe souffrait. Et sa souffrance avait en réalité deux principales sources : la première était son embonpoint, car elle était en surpoids, et la seconde, qui était en fait une cause directe de la première, était sa toux chronique.

Agathe toussait depuis qu'elle était toute petite. Et à cause de cette toux, elle ne pouvait pas mener une vie tranquille. À cause de cette toux, elle s'était mise à manger énormément, tout simplement parce qu'elle avait remarqué, quand elle était enfant, que lorsqu'elle mangeait, elle ne toussait pas. À cause de cette toux, elle était donc en surpoids. Et à cause de ça, de tout ça, elle souffrait.

On peut dire que sa santé fragile lui pourrissait la vie. Elle passait son temps libre chez le médecin à faire des examens médicaux qui n'aboutissaient jamais. Personne n'avait jamais trouvé de remède

efficace contre cette toux dont on ignorait la cause et en somme, je ne sais pas ce qui, de la toux ou des examens médicaux, épuisait le plus Agathe.

Mais Agathe avait un rêve : trouver une âme sœur. Elle voulait tomber amoureuse, rencontrer la bonne personne, vivre une grande histoire d'amour. Elle croyait en ça, en l'amour, dur comme fer ; c'était sa foi à elle. Malheureusement, elle manquait d'assurance et craignait trop le regard des autres. Difficile de faire des rencontres, dans ces conditions.

Tout ça faisait qu'Agathe était très seule. En dehors du Cercle, elle ne fréquentait personne. Sa famille, elle n'en parlait jamais. Elle disait que c'était nous, sa famille. Je crois qu'elle reprochait à ses parents de n'avoir jamais voulu lui donner un petit frère. Elle aurait adoré avoir un frère, parce qu'elle n'aurait plus été une seule, mais enfin deux. Et être deux, c'était son plus grand rêve, à Agathe.

Moi, j'ai aussitôt été sensible à ce qui émanait d'Agathe. Toute cette souffrance, et en même temps toute cette dévotion aux autres, cet amour, cette foi qu'elle renfermait... tout ça m'a immédiatement attaché à elle. J'ai eu envie de la protéger, de la préserver, de lui donner la force de rayonner. L'amitié, c'est quelque chose qui a existé et qui a pris son sens lorsque j'ai rencontré Agathe.

Malgré la souffrance qui lui barrait le chemin, chaque jour Agathe gardait foi et donnait le meilleur d'elle-même, sans attendre de retour. Elle aurait pu être comme ces personnes aigries qui mettent leur amertume sur le compte de la souffrance, mais au

contraire, Agathe était enjouée et passionnée. Et rien, si on ne la connaissait pas, ne pouvait laisser deviner la douleur qui rongait sa vie.

Agathe était une sorte de magicienne. Elle était alchimiste ; et son laboratoire, c'était sa propre vie. Elle transformait ses souffrances en joie, elle fabriquait du bonheur avec de la maladie, du plaisir avec de la crainte, des rires avec des larmes, et faisait toujours que tout le plomb qui pesait sur sa vie prenne l'éclat doré des jours heureux.

- JADE -

Jade... Que dire de Jade ? Tout d'abord, Jade n'était pas comme Agathe. Et si tout m'a attaché immédiatement à Agathe, on peut dire que chez Jade, tout m'a immédiatement repoussé. Et au début, j'ai bien cru qu'elle ferait partie de ces personnes que je ne pourrais jamais arriver à aimer.

Difficile de dire ce qui me plaisait chez Jade. Mais je savais ce qui ne me plaisait pas, parce que des choses que je détestais chez elle, il y en avait des tas ! À commencer par son arrogance, son agressivité et sa nervosité.

Son sale caractère se lisait sur son corps : menue et sèche, elle avait des traits durs et une démarche sauvage. Ses cheveux bruns, elle ne les coiffait pas ; et ses fringues, elle les piquait à ses copains. Elle avait des yeux noirs, transpercés d'un regard solide qui vous défiait de lui tenir tête. Parce qu'elle avait toujours raison, Jade. Même quand elle avait tort !

Jade m'irritait, mais elle me fascinait tout autant. Peut-être parce que sa personnalité était à des années lumière de la mienne. Elle ne faisait jamais ce qu'on attendait d'elle et n'était jamais d'accord avec personne. Pure négation de tout ce qui l'entourait, y compris d'elle-même, elle était insaisissable, rebelle et orgueilleuse.

Son obsession à elle, l'indépendance, la poussait à rechercher en permanence la rupture : ne jamais être là où on la soupçonnait d'être, ne jamais s'attacher, ne jamais être stable, bref ne jamais se laisser attraper. Dès qu'elle sentait qu'elle devenait saisissable, Jade rompait immédiatement avec ce qui l'enchaînait.

Elle avait fugué de nombreuses fois de chez ses parents. Alors pour essayer de la canaliser, ils l'avaient placée dans un foyer social du quatrième arrondissement. Mais ça n'avait pas dû tellement marcher, parce que quand je l'ai rencontrée, malgré une année passée là-bas, Jade était toujours aussi intenable. Un électron libre, cette Jade. Elle ne tenait jamais en place ni dans une place ni à sa place.

De toute façon, elle affirmait qu'elle se plaisait mieux dans le foyer pour jeunes que chez elle. Ses parents, elle les qualifiait en permanence de *foutus matérialistes conformistes routinistes désenchantistes*; c'était sa formule à elle. En vérité, ses parents, ils étaient comme moi jusqu'à ce jour : ils menaient une vie sans histoires.

Dans son foyer éducatif au moins, Jade avait des tas de copines avec qui elle faisait les cent coups. Elle m'a proposé un jour de venir en cachette là-bas pour s'amuser. Je ne me suis jamais senti d'y aller. Pour me

retrouver au milieu d'une dizaine de Jades déchaînées ? Sans moi ! Je n'aurais pas survécu de toute façon.

Mais malgré tout, Jade avait elle aussi ses contradictions. Parce qu'en vérité, il y avait bien une chose à laquelle elle était attachée et dont elle ne voulait surtout pas se séparer, une chose qui avait apprivoisé son esprit indomptable, une chose qui la possédait en dépit de son obsession d'indépendance, une seule chose : c'était le Cercle. Je peux même vous le dire maintenant : c'est elle qui, avec Anatole, avait formé le Cercle, près d'un an auparavant.

- ANATOLE -

Anatole, j'ai compris dès le début que c'était quelqu'un d'exceptionnel. Même si tout se décidait unanimement et que personne dans le Cercle ne dirigeait, parce que tous les points d'un cercle sont à même distance du centre, Anatole était quand même celui qui prenait le plus d'initiatives et qui, assez naturellement, avait une carrure de meneur. C'est lui qui avait créé le Cercle avec Jade ; et c'est aussi lui qui était venu me parler au réfectoire du lycée.

Physiquement déjà, Anatole dégagait un certain charisme. Mince de corps, vêtu souvent de noir, il avait la peau très blanche, une touffe de cheveux noirs bouclés, et de petites lunettes rondes. Calme et confiant, il m'avait dès le début paru terriblement intelligent... et dangereux.

Anatole ne semblait avoir peur de rien et assumait complètement ses opinions catégoriques.

Moi, je ne savais pas comment il arrivait, à notre âge, à avoir une telle assurance. En vrai, il rassemblait un peu tout ce que je n'avais jamais été. Pendant que moi j'avais perdu mon temps à rester dans les cases, lui, il avait lu les livres des grands penseurs. Et alors que moi, j'étais passé inaperçu d'années en années, veillant toujours à me faire discret, lui, il avait brillé par son génie. Et quand, face à une difficulté, j'avais toujours cherché la fuite, lui possédait un tout autre instinct : il combattait.

Ainsi, loin de vouloir éviter les problèmes, il passait volontiers à l'attaque pour les provoquer lui-même. Cartésien de la première heure, il savait sélectionner les informations, analyser les situations, rejeter ce qui ne résistait pas au doute, et bien sûr, fonder ses propres évidences. Et par-dessus tout, il était méthodique, en toute circonstance.

Entre les gars qui réfléchissent et ceux qui agissent, Anatole se positionnait dans un équilibre que je n'avais rencontré chez personne : il était avant tout de ceux qui réfléchissent, mais la rigueur de sa réflexion n'avait jamais d'autre but que de donner à son action une extrême efficacité.

Anatole vivait avec sa mère dans l'un des quartiers modestes de Marseille. Son père était absent. Sa mère, elle, enchaînait les petits boulots pour qu'ils s'en sortent. Anatole avait dû apprendre très tôt à se débrouiller seul. Au fond, je l'ai vite compris, il s'était éduqué tout seul.

C'était souvent chez lui qu'avaient lieu les réunions du Cercle. Sa mère n'était pas souvent là et de toute façon, elle ne se mêlait jamais de ses affaires.

Anatole vivait dans cette sorte d'autonomie incroyable qui lui avait sans doute donné son goût pour la liberté et sa résistance à la faiblesse humaine.

Sans Anatole, il n'y aurait pas eu le Cercle, c'est certain. Sans aucun d'eux d'ailleurs. Et chacun s'y retrouvait comme dans une partie de lui-même : Gui, Anatole, Agathe, Jade, Citron.

Et moi.

2

– Avant toute chose, a déclaré Anatole après les présentations, si tu veux rejoindre le Cercle, il faut que tu acceptes et que tu comprennes une chose : la vie est un jeu. Un jeu qui se joue maintenant. Et ce jeu, il faut le jouer à fond.

Un souffle silencieux a ponctué son affirmation.

– C'est quoi, le Cercle ? j'ai fini par questionner.

– C'est ça, a répondu Anatole en balayant du bras notre petite assemblée. Des individus libres qui s'unissent pour n'obéir qu'à eux-mêmes.

J'ai dû faire une drôle de tête parce que Citron a pris le relais en formulant les choses différemment :

– Le Cercle, c'est une réponse.

– À quelle question ?

– À une question toute simple et pourtant essentielle : sommes-nous vivants ?

Surpris par cette drôle de question, je ne me suis pas aventuré à répondre. Anatole a poursuivi :

– Cette question peut paraître absurde, mais elle prend son sens ici et maintenant. Car qui peut prétendre être vivant dans un monde où tout ce qui fait la vie a été éradiqué ?

– La vie, a continué Agathe, ce n'est pas cette restriction, cette monotonie, cette passivité, cette peur, cette soumission qui enferme les gens. Cette route linéaire qu'on suit sans réfléchir n'est pas celle que nous avait confié la nature. Ce n'est pas une vie, ça, mais seulement une programmation.

– Et vous, j'ai dit, vous proposez de vivre ?

– On ne te propose pas de vivre, a corrigé Anatole. On te propose de survivre, et là est toute la différence.

3

– Survivre à quoi ?

Un bref silence avait souligné l'importance de la déclaration d'Anatole.

– Il y a plusieurs choses auxquelles le Cercle va t'apprendre à survivre, il a enfin continué. Tu devras survivre au monde, aux autres, et à toi-même.

– D'accord, j'ai dit. Mais concrètement, ça veut dire quoi ?

Jade a poussé un sifflement satisfait.

– Enfin une remarque pertinente ! elle a lâché. Alors tu es un homme de terrain, toi aussi ?

– Concrètement, a repris Anatole en ignorant l'intervention de Jade, ça veut dire que ce qui se passe dans le pays est le reflet de ce qui se passe dans la tête des gens, où les mots d'ordre sont lâcheté, passivité, restriction, peur.

– Et nous, est intervenue Agathe, on te propose de faire sauter tes propres chaînes.

– Je ne porte pas de chaînes, j'ai rétorqué.

– Que tu répondes ça est bien la preuve que tu en portes mon ami, a répliqué Anatole.

Sa réponse m'a immobilisé un instant car elle a ranimé ce que j'avais ressenti en discutant avec Stanislas et en essayant de le convaincre. Mais cette fois-ci, j'avais le sentiment désagréable de me trouver de l'autre côté ; du côté de celui qui se trompe.

– Ok, j'ai donc consenti, je suis d'accord avec vous. Enfin je crois. Mais alors, comment on fait ?

– On revient à ce que je t'ai dit au début, a répondu Anatole. On joue le jeu à fond.

J'ai pris quelques secondes pour bien observer chacun des individus qui m'entouraient. Qui étaient-ils vraiment ? Et pourquoi voulaient-ils que je les rejoigne ? Ils n'avaient pas l'air d'être fous, malgré cet éclair, un peu inquiétant, qui luisait dans leurs yeux.

– Qu'est-ce que vous faites exactement dans ce Cercle ? j'ai demandé avec un fond de frayeur et d'excitation dans le ventre.

Anatole m'a offert un sourire énigmatique.

– Pour le savoir, il faut entrer dans le Cercle.

– Je ne veux pas m'embarquer dans quelque chose avant de savoir ce que c'est, j'ai rétorqué.

– Tu as raison, m'a félicité Citron. C'est une belle démarche. Mais si on te dit ce qu'on fait, tu ne comprendras pas. Pas tant que tu ne l'auras pas fait toi-même.

– Si on te dit qu'on fait des choses dangereuses, a complété Gui, qu'on fait des jeux interdits, qu'on se moque des lois, qu'on risque notre vie, et que tout ça nous fait vibrer, tu vas certainement nous prendre pour des fous !

– Est-ce que j'aurais tort ?

– C'est à toi de voir, a répondu Anatole. De voir ce qui est pire : être fou ou ne pas vivre.

Tout se bousculait dans ma tête. Je n'étais pas sûr de comprendre ce qu'était exactement ce Cercle, mais ce que je saisisais, en tout cas, c'était qu'il n'y avait rien de légal là-dedans. Et, pour la première fois de ma vie, cette perspective m'a excité.

– Le Cercle te permettra d'abord de comprendre une chose, a poursuivi Anatole. Si tu meurs demain, tu vivras aujourd'hui.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Ça veut dire qu'il y a deux manières d'éprouver la vie à sa juste valeur : la première, c'est d'avoir le sentiment que tu aurais pu mourir hier ; la

seconde, que tu pourrais mourir demain. Expérimente ça avec nous et découvre le vrai sens de la vie. Mais tout ça n'est qu'un début.

– Et la suite, c'est quoi ?

– C'est pour ceux qui sont dans le Cercle, et seulement pour eux.

Tout ça n'annonçait rien de bon. Des mystères, des dangers, des expérimentations, des transgressions... Qu'est-ce que c'était exactement que ce Cercle ? Et surtout, qu'est-ce que c'était que cette pulsation soudaine qui remuait mon cœur quand j'y pensais ?

– Alors ? a finalement questionné Gui avec impatience. Qu'est-ce que tu en dis ? Est-ce que tu es partant pour tenter l'expérience ? Est-ce que tu marches avec nous ?

Ce *nous* dont il parlait, il sonnait d'une drôle de façon... C'était un *nous* qui semblait prendre un sens absolu et exclusif, comme si ces jeunes étaient liés entre eux par quelque chose de bien plus fort que l'amitié. Quelque chose qu'on ne pouvait pas saisir tant qu'on n'en faisait pas partie. Mais aujourd'hui, ce *nous* dont j'étais exclu s'ouvrait à moi en une opportunité unique.

– Alors, tu marches ?

– Je... je ne sais pas.

Jade a poussé un soupir las, mais Anatole n'a pas semblé déçu par ma réponse.

– C'est bon signe, il a expliqué. Tu montres la retenue suffisante pour prendre une décision réfléchie et solide. Trop d'enthousiasme immédiat aurait été le

signe que tu n'as pas bien compris ce qui est en jeu. Moi, je crois que tu as parfaitement compris ce qu'est le Cercle. Au fond de toi, tu l'as compris. C'est pourquoi je vais exiger de toi une chose.

– Laquelle ?

– Promets-nous, quoi que tu décides, de garder le silence sur le Cercle. C'est primordial. Tu ne parles du Cercle à personne. À *personne*. C'est bien compris ?

– Compris.

Mon cœur battait vite, je transpirais sous mes vêtements ; et sous l'exigence d'Anatole, j'avais perçu comme une forme de menace...

– Tu as une semaine pour réfléchir, a alors décidé Anatole. Retrouve-nous ici lundi prochain à midi si tu es partant. Et seulement si tu es partant. Si tu hésites encore, ce n'est pas la peine d'essayer de nous revoir. Oublie-nous.

4

J'ai quitté Anatole, Jade, Gui, Citron et Agathe au moment où le soleil se couchait. Citron a fait le chemin jusqu'au bout avec moi car il était, comme moi, interne au lycée Jules Verne.

Une semaine pour prendre ma décision... ça me semblait à la fois trop et trop peu. Est-ce que j'allais les revoir, les rejoindre ? Ou bien est-ce que j'allais choisir de tourner le dos à cette étrange expérience qu'ils me proposaient ?

Du fond de moi, lorsque je suis rentré à l'internat, je savais que je détenais déjà la réponse à ces questions.

Les portes closes

1

Reprendre ma vie où je l'avais laissée, après avoir rencontré ce mystérieux Cercle, m'a donné l'impression désagréable d'avoir été comme renvoyé à la case départ.

Désormais, j'avais la sensation d'avoir entrouvert une nouvelle porte sur ma vie, une porte qui m'offrait un tout nouveau point de vue... et de là, j'apercevais tout ce que j'avais raté pendant des années ; je distinguais, dans le brouillard de mon existence, à quel point je m'étais contenté, pendant toutes ces années, de faire semblant de vivre.

– Mais où est-ce que tu étais passé ? m'a questionné le Stanislas quand je suis rentré à la chambre ce soir-là.

– J'étais en ville, à la pharmacie.

– Tu as raté les cours cet après-midi.

– Je sais.

– Tu as aussi raté le repas du soir.

– Je sais bien.

– Et tu as raté une belle bataille d'oreillers avec les gars de la chambre d'à côté.

– Oh.

Revenir ici et me retrouver dans cette situation me rendait démesurément las. Quelque chose

manquait cruellement à ma vie, c'était certain. La vie elle-même, peut-être.

– J'ai raté encore beaucoup de choses ? j'ai demandé avec un peu d'ironie.

– Je me suis encore disputé avec Alyssa.

– Ah.

Je me suis allongé sur mon lit pour écouter les histoires de Stanislas, mais même écouter, c'était devenu trop dur. Car trois choses accaparaient tout mon esprit : ce Cercle, ceux qui le composaient, et ce qu'ils me proposaient.

Oui, ces questions me préoccupaient, et ce n'était pas pour rien. Un vent nouveau soufflait sur la grisaille de mes jours. J'avais l'impression qu'un tas de choses prêtes à m'arriver se bousculaient derrière la porte pour entrer dans ma vie dès l'instant où je l'ouvrirais.

2

Le mercredi suivant, je me suis réveillé avec la ferme ambition de me rendre à la piscine pour forcer la rencontre avec Claudine.

C'était une journée pluvieuse, de celles qui annonçaient l'automne et la longue descente vers l'hiver. Le matin, c'était difficile de suivre les cours, avec tout ce qui occupait ma tête. En classe de mathématiques, les symboles d'un autre monde qui étaient inscrits au tableau m'apparaissaient comme un

mystère indéchiffrable. Si la vie était un grand problème mathématique, je n'étais pas près de le résoudre.

Le midi j'ai mangé sur le pouce avant de filer dans ma chambre pour me préparer. Heureusement Stanislas n'était pas là. J'avais la chambre rien qu'à moi et j'avais besoin d'un peu de tranquillité.

J'ai d'abord enfilé mon maillot de bain et je me suis regardé un moment comme ça dans le miroir. C'était la première fois que je m'évaluais vraiment. Avant, je n'y faisais jamais attention, à mon corps. Il était là, c'est tout. De temps en temps, je le croisais devant un miroir, mais il ne m'avait jamais trop suscité d'intérêt.

Ce jour-là pourtant, je me suis mis à remarquer tout un tas de choses qui ne me convenaient pas. J'avais grandi et n'étais plus un enfant, mais je n'avais pas encore de poils comme un homme, ni de muscles saillants, et mes jambes, encore trop frêles, témoignaient du manque d'ambition dont j'avais souffert toutes ces années. Il était temps de les rendre capables de me porter plus loin.

J'ai dû passer plus d'une heure dans la salle de bain à me regarder, me découvrir, me juger, essayer de dégager mes points forts pour les mettre en valeur. Mon sourire ? Ma peau ? Mon regard ? Est-ce que ça suffisait, ce genre de choses, pour faire craquer une fille, ou bien est-ce que ce n'était qu'un mythe ?

J'errais dans la salle de bain à traquer tout ce qui traînait comme un homme désespéré dont le salut se serait caché quelque part dans une trousse de toilette. Je suis tombé sur le parfum du Stanislas. Il s'en mettait souvent, lui, du parfum. Moi, j'avais toujours

vu ça plus comme un truc de filles. J'ai tenté l'expérience et m'en suis aspergé généreusement.

Ensuite il a fallu m'habiller. J'ai commencé par nettoyer mes chaussures boueuses et mettre un slip propre, pour me faire déjà bonne impression à moi-même. Puis j'ai enfilé un pantalon neuf et un pull ni sale ni déchiré ni rien. Les dents brillantes, la peau lustrée par la crème, fringant d'effluves d'eau de toilette, fraîchement costumé, je me suis trouvé finalement assez beau comme ça. Du moins, présentable.

Il ne me restait plus qu'à me coiffer, ce qui n'était pas gagné. J'ai d'abord mouillé mes cheveux avant d'utiliser le peigne pour les aplatir et les mettre de côté. Mais ça ne me convenait pas parce que ça faisait trop sérieux. Alors je les ai mouillés de nouveau et les ai peignés en arrière. Non plus, ça faisait trop séducteur. Et moi, je voulais quand même rester naturel. J'ai pris le peigne et me suis fait une mèche que j'ai bien rangée sur le côté, comme Stanislas. Mais ça faisait trop Stanislas, justement. Je ne voulais pas moi avoir l'air d'un gars sérieux, ni d'un séducteur, ni d'un Stanislas ! Je voulais juste avoir l'air de moi-même. En fait, ce n'est pas si facile, de se ressembler.

Finalement, j'ai passé mes mains dans mes cheveux en les secouant, puis j'ai agité toute ma tête. Après ça j'avais les cheveux en vrac. C'était bien moi, ça. Il ne me restait plus qu'à prendre mon sac, avec mon maillot trop collant et quelques affaires, à enfiler mes chaussures propres, puis à sortir.

Dans la rue, j'ai eu l'impression que tout le monde me regardait. Ça m'a fait drôle. Alors j'ai eu peur d'avoir

mis trop de parfum, ou d'en avoir trop fait, et qu'à force de m'être autant cherché, je me sois un peu perdu !

3

Pendant que je marchais vers la piscine, il s'est mis à pleuvoir. Une grosse averse. La grosse averse qui avait juste attendu le moment où je sortirais pour me tomber dessus. J'ai couru parce qu'évidemment, en prenant tout ce qui était superflu, j'avais négligé le plus utile et n'avais pas pris de parapluie.

Quand je suis enfin arrivé devant le bâtiment de la piscine, j'étais trempé. Mes beaux vêtements, mes beaux cheveux, ma belle crème, mes belles chaussures, tous mes efforts pour me soigner avaient été anéantis, et avec eux, la confiance fragile que tant de soins avaient fini par me donner. Tout mon travail, volé en éclats !

Je me suis avancé vers la porte nerveusement. Là, je me suis retrouvé nez-à-nez avec mon reflet. Et j'ai eu un moment d'arrêt.

Je me suis vu, moi, comme j'étais, trempé et démuné, et j'ai senti le peu de courage qu'il me restait glisser sur mon corps parmi les gouttes de pluie et s'échapper dans le caniveau. Qu'est-ce que je fichais là ?

J'ai touché la poignée de la porte, oui, je l'ai touchée, mais je n'ai pas réussi à la pousser. J'ai laissé ma main posée dessus comme ça un moment, sans bouger, jusqu'à ce que des personnes qui arrivaient derrière moi me demandent de m'écarter pour les laisser entrer. Je me suis excusé et me suis effacé pour

les laisser passer. Ils sont entrés et la porte s'est violemment refermée devant moi.

Je n'ai pas pu entrer, finalement. C'était la porte de trop ! J'ai été lâche et misérable. Tout ce temps perdu pour rien ! Tous ces efforts pour rester coincé si près du but ! Merde, j'ai été incapable de faire un pas de plus !

J'ai donc tourné le dos à la piscine et suis reparti bredouille vers le lycée, en maudissant beaucoup cette porte et un peu ma lâcheté.

Cette situation m'a en tout cas définitivement convaincu d'une chose : il était temps de grandir, de changer, de prendre ma vie en main. Je ne pouvais pas continuer à me laisser intimider par de simples obstacles.

Décidé à franchir le pas une bonne fois pour toutes, je me suis promis, ce jour-là, en rentrant de cet échec, que je ferais tout pour devenir dorénavant mon propre maître, coûte que coûte.

Je devais intégrer le Cercle.

4

Quand j'ai regagné ma chambre d'internat, Stanislas était assis à son bureau sous une pile de devoirs.

– Alors, cette piscine ? il m'a demandé.

J'ai enlevé tous mes vêtements trempés et me suis affalé sur mon lit en caleçon en grognant :

– J'y suis pas allé.

– Tu as eu un problème ?

– Je me suis dégonflé.

Stanislas a d’abord éclaté de rire, mais quand il a vu que moi je ne riais pas du tout, il a repris son sérieux et a essayé de me remonter le moral.

– Si ça se trouve, Claudine n’y était même pas, à la piscine.

Il n’en savait rien du tout. Il n’avait aucune idée de ce que je vivais. J’ai failli me mettre en colère, mais après tout, il essayait seulement de me reconforter.

Il y a eu un petit moment de silence durant lequel le Stanislas a rangé ses cahiers, ce qui m’a rappelé que moi j’avais encore un tas de travail à faire. Puis Stanislas a repris la parole d’un ton bienveillant :

– Tu sais, moi aussi je me suis souvent dégonflé avant de rencontrer Alyssa. Avant d’arriver à faire le premier pas. Et regarde-moi maintenant !

Je l’ai regardé. Il était peut-être avec Alyssa maintenant, mais ça ne l’empêchait pas de toujours continuer à se dégonfler pour d’autres choses. Il avait seulement déplacé son problème, sans le régler réellement. J’ai failli le lui faire remarquer, pour lui fermer un peu son clapet de prétentieux, mais j’ai su retenir ma langue, parce qu’il faut savoir ne pas s’énervé contre la seule personne que vous avez pour vous remonter le moral.

En fin de compte, Stanislas n’était vraiment pas un exemple à suivre. Je devais tracer mon propre chemin. Si je ne voulais pas moi aussi me contenter de

toujours déplacer mes problèmes, je devais agir maintenant. Choisir d'intégrer le Cercle, c'était un bon début pour se lancer à l'assaut de ma vie.

Alyssa

1

Le vendredi qui suivait, je suis sorti à nouveau en ville avec Stanislas et Alyssa. Avec mes dix minutes conventionnelles de retard, je me suis pointé devant le lycée pour les y retrouver.

Alyssa m’attendait seule.

On s’est salués, mais moins timidement que la première fois, puis elle m’a dit que Stanislas avait eu une course à faire, et qu’on pouvait le rejoindre directement sur la Canebière. J’ai dit « d’accord », et on s’est mis en route.

Le ciel était bas, ce jour-là, comme pour vous rappeler qu’avec le mois d’octobre, l’automne était arrivé. En chemin, il a commencé à pleuvoir. Alyssa a sorti son parapluie et on s’y est abrités tous les deux.

Ce jour-là, elle avait attaché ses longs cheveux brillants en queue de cheval. Elle portait à merveille l’uniforme du lycée, dont elle laissait toujours le décolleté légèrement échancré, pour y piéger les regards. Elle était belle, c’est vrai. Elle aurait dû avoir cette assurance des filles qui sont toujours impeccables, mais elle avait au contraire quelque chose de modeste, de simple, comme si ça lui venait naturellement de se maquiller si bien. Alyssa, elle devait vraiment être faite pour être telle qu’elle était ; ce qui est finalement plutôt rare.

On a bien discuté sur le chemin, comme si l'absence du Stanislas nous profitait. À un moment, Alyssa a enroulé son bras autour du mien pour nous maintenir ensemble sous le parapluie, et j'ai été un peu gêné, parce que j'ai pris conscience que de l'extérieur, on devait avoir l'air d'un couple d'amoureux.

Ça faisait longtemps que je n'avais pas été le confident d'une fille. Avec Alyssa, je retrouvais un peu ma fonction d'origine. Ce jour-là, elle m'a confié ses problèmes familiaux, comme elle l'aurait fait avec un ami de longue date, ce qui m'a touché. Elle m'a expliqué que ces derniers temps, ses parents se disputaient beaucoup, parfois violemment. Alyssa redoutait une rupture. Elle avait peur de voir l'environnement qu'elle avait connu depuis son enfance s'effondrer. Alors elle s'échappait, pour se réfugier où elle pouvait.

– Tu sais, elle m'a raconté, je suis même soulagée de passer toutes mes journées au lycée et de ne rentrer chez moi que le soir. Je ne sais plus comment fuir cette tension.

– Peut-être que l'erreur est de vouloir la fuir, j'ai suggéré. Et si tu passais plutôt à l'attaque ?

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– La situation n'est pas irrémédiable. Pourquoi tu ne proposerais pas à tes parents une sortie en famille ? Les Alpes sont à moins de deux heures de route d'ici. Passer une journée tous ensemble en montagne, au grand air, loin de Marseille, pourrait peut-être vous faire du bien à tous.

Au début, Alyssa a semblé réticente à cette idée, mais finalement elle a consenti à y réfléchir.

– Tu as sans doute raison, elle a dit d'un air songeur.

Sur le chemin, Alyssa m'a aussi confié son rêve d'enfant : depuis longtemps, elle rêvait d'être chanteuse. C'est vrai qu'elle avait une voix claire déjà quand elle parlait, alors quand elle m'a confié ce rêve, je me suis dit : *encore un truc pour lequel elle doit être faite*. Être infirmière comme sa mère, elle aurait su faire, mais ce n'était pas ce qui lui collait à la peau. Alyssa espérait pouvoir un jour jouer de la guitare et chanter devant de grands publics. Elle était d'ailleurs en train de faire des démarches pour organiser quelques premières prestations dans un bar. Moi, je l'ai tout naturellement encouragée dans ce projet, ce qui a paru la réjouir démesurément.

– Tu n'as jamais rêvé de réaliser de grandes choses ? elle m'a soufflé. De sortir de cette vie routinière, pour te lancer dans quelque chose de plus grand ?

– Si... j'ai répondu avec le cœur qui battait soudain plus fort, et la nette sensation que cette question était décidément celle dont le Cercle serait la réponse.

2

Une fois qu'on a retrouvé Stanislas, on s'est rendus tous les trois dans un salon de thé sympa, sur la Canebière, pour se détendre à l'abri de la pluie. Dans

la salle chaleureuse et tamisée, les allées qui séparaient les coins où on pouvait s'asseoir étaient recouvertes de sable. On a pris place sur les coussins avant de commander à boire.

– Alors bientôt Alyssa va brûler les planches, j'ai dit au bout d'un moment, pour relancer la conversation.

Stanislas a fait une moue sceptique. Alyssa le fixait avec un drôle de regard, rempli d'espoir et d'appréhension.

– Elle est trop timide, a prononcé Stanislas après un silence tendu. Jamais elle n'osera monter sur scène.

Alyssa a eu un grand rire, mais un rire bizarre, qui respirait sa peine.

– Bien sûr que je le ferai, tu verras, elle a assuré en croisant les bras sur sa poitrine.

– Tu as déjà du mal à chanter devant moi, alors je doute fort que tu y arrives devant une salle entière !

– Je ne chante pas devant toi parce que tu as toujours une mauvaise critique à me faire.

– Et pourtant, c'est ce qu'il te faut entendre.

Soudain tendus, on a tous bu les dernières gorgées de nos boissons comme s'il y avait quelque chose de très intéressant à regarder au fond de nos tasses. Je le savais, maintenant : pour les prochaines fois, mieux valait éviter d'aborder ce sujet-là !

Quand on s'est quittés devant le lycée, Alyssa m'a pris dans ses bras pour me dire au-revoir.

– C’est quelqu’un de très bien, Alyssa, j’ai dit à Stanislas tandis qu’on grimpait les marches pour rentrer à l’internat. Je l’apprécie beaucoup.

Stanislas s’est mis à arranger sa mèche en marmonnant :

– Ouais, elle aussi elle t’aime beaucoup.

J’ai cru distinguer quelque chose, dans son intonation, comme de la jalousie. Stanislas était donc humain, tout compte fait ! Derrière son masque lisse, il avait quand même, comme chaque homme, ses faiblesses et ses démons.

L'initiation

1

Enfin, le grand jour est arrivé. Le jour où je devais retrouver et intégrer le Cercle.

Ce lundi-là, après une nuit agitée et remplie de cauchemars, je me suis réveillé avec une drôle d'impression : j'étais au point de non-retour. C'était le dernier moment où, peut-être, je pouvais encore décider d'abandonner, de rebrousser chemin. Après, il serait trop tard.

Souvent, je me suis demandé ce qui se serait passé si je ne l'avais pas franchie, cette porte-là. Tout aurait été différent. Mais est-ce que certains événements se seraient produits malgré tout ? Une chose est sûre en tout cas, c'est que je n'aurais pas été le même, et je n'aurais pas été en train d'écrire ces mots.

Ce lundi-là, donc, dès que j'ai terminé les cours, je me suis précipité hors de la salle, hors du lycée, et me suis dépêché de prendre la direction du Jardin du Paradis.

Il ne pleuvait pas, mais un vent d'est qui soufflait fort faisait circuler au-dessus de la ville de gros nuages gris. Sur le chemin, je m'efforçais de ne pas trop penser à ce qui m'attendait, à l'avenir... à cet avenir très proche, qui se confondait déjà avec le présent. Mon cœur battait drôlement fort. En vérité, j'avais la frousse. Quand je suis arrivé devant le portillon rouillé du Jardin, j'avais presque la nausée.

J'ai lancé un bref regard derrière moi, doutant un instant de ce que je devais faire.

Non, rien ne m'attendait là-bas derrière. La seule issue qu'il me restait se trouvait devant moi. J'ai ravalé ma salive et mes angoisses, et, prenant une grande inspiration, j'ai franchi le portillon.

2

Dans le Jardin du Paradis, tout le monde m'attendait. Agathe, Jade, Gui, Anatole, Citron. Ils étaient tous là pour m'accueillir, comme s'ils avaient toujours été certains que je reviendrais. Il y a eu un moment d'agitation où on s'est tous salués et où ils m'ont tous félicité d'être venu.

– Bon, un peu de silence, maintenant ! a fini par déclarer Anatole, et tout le monde s'est calmé.

Puis il a ajouté d'une voix très sobre :

– Je déclare le conseil ouvert.

Il a sorti de son sac une grosse bougie rouge, dont il a allumé la mèche, avant de la poser délicatement sur la selle d'un cheval à bascule. Ça a mis une drôle d'ambiance. Jade a pouffé de rire en toisant Anatole d'un air désespéré.

– Tu auras jamais fini, toi, avec ta bougie ?

– C'est nécessaire, il a rétorqué.

Chacun a trouvé une place autour de moi.

– Comment tu te sens ? m'a demandé Gui.

– Je me sens bien, j'ai répondu en essayant de me détendre.

Puis, tour à tour, ils m'ont chacun lapidé de questions :

– Est-ce que tu fumes ou as déjà fumé ?

– Non.

– Est-ce que tu as déjà bu de l'alcool ?

– Non.

– Goûté à une autre drogue quelconque ?

– Non.

– Connue l'amour avec une fille ?

Je me suis senti rougir.

– Non.

– Est-ce que tu t'es déjà battu ?

– Non.

– Quelle est ta principale force ?

– Je... l'adaptation.

– Ta principale faiblesse ?

– L'adaptation.

– Quelle est ta plus grande peur ?

– Moi-même.

– Que veux-tu faire plus tard ?

– Je n'en sais rien.

- Que veux-tu faire aujourd’hui ?
- Vivre.
- Qu’attends-tu du Cercle ?
- Pouvoir un jour tout attendre de moi.

Un long silence a suivi ce drôle de questionnaire. Les autres ont échangé des regards entendus. Ils paraissaient satisfaits. Moi, je me sentais désormais à l’aise. Puis Jade a sorti de son sac un rouleau de papier :

– Avant tout, elle a déclaré, tu dois jurer de respecter les impératifs du Cercle.

Elle a déplié la feuille jaunie sous mes yeux. Quelques mots y étaient inscrits à l’encre noire.

Les impératifs du Cercle

- 1 – *Le secret.*
- 2 – *L’union.*
- 3 – *L’unanimité.*
- 4 – *L’égalité.*
- 5 – *L’engagement.*
- 6 – *La justice.*
- 7 – *L’infini.*

Quelques taches de sang coloraient la feuille.

– Et comme nous, a repris Jade, tu dois jurer avec ton sang.

Anatole a sorti de son sac un couteau, qu’il m’a tendu. D’un coup mon cœur s’est mis à battre très fort.

J'ai pris le couteau dans la main, sans trop savoir ce que je faisais. Il fallait être fou ou inconscient ou malade ou tout ça à la fois pour être là où j'en étais. Mais il était de toute façon trop tard pour m'arrêter là. On ne revient pas en arrière quand on est déjà allé si loin.

– N'aie pas peur, m'a dit Gui. On l'a tous fait.

Il a tendu sa main et j'ai alors distingué dans le creux de sa paume une fine cicatrice. J'ai pris une profonde respiration. Secret, union, unanimité, égalité, engagement, justice, infini... Ces mots éveillaient en moi quelque chose de fort et d'obscur. Est-ce que ce Cercle était une sorte d'utopie ou tout simplement une folie ?

Mes mains tremblaient. J'avais peur... du moins, je croyais avoir peur. En vérité, à cette époque, je ne savais pas encore ce que c'était avoir peur ! J'ai fermé un œil pour appréhender la douleur, puis ai ouvert la paume de ma main toute moite vers les nuages pour presser la lame lisse du couteau contre ma peau, au début sans trop appuyer. J'ai serré les dents et ai pressé la lame plus fort, en faisant glisser le couteau contre ma peau.

Une légère entaille s'est formée dans ma chair, petite mais déjà très douloureuse.

– Plus profond, a dit Jade. Il faut que ton sang puisse couler. Avec cette entaille de mauviette, on va pas aller bien loin.

Parfois, je la détestais vraiment, cette Jade. Mais je n'ai rien dit. J'ai gardé ma dignité, j'ai retenu mon souffle et d'un coup sec j'ai appuyé fort le couteau dans l'entaille. J'ai aussitôt perçu mes tissus qui se déchiraient et ma chair qui s'ouvrait. Le sang s'est mis

à couler abondamment. J'ai penché ma main sur le papier et ai laissé couler quelques gouttes de sang en bas de la feuille. C'était fait.

– Voilà, tu as fait le serment, a déclaré Anatole en récupérant le couteau et en le nettoyant avec un mouchoir. Les impératifs du Cercle, le secret, l'union, l'unanimité, l'égalité, l'engagement, la justice et l'infini, sont à présent les tiens. Tu dois les respecter et toujours les honorer.

Il a récupéré la bougie toujours allumée, et m'a demandé de souffler dessus pour l'éteindre, en formulant un vœu silencieux. J'ai fait le vœu de ne jamais regretter ma décision.

Je me suis alors senti... je ne sais pas. Nauséux. J'ai baissé le regard sur ma main, que j'avais gardé fermée, et quand je l'ai ouverte, j'ai vu tout ce sang – mon sang à moi. Je me suis senti faiblir du fond de moi, mes jambes m'ont lâché, et j'ai eu envie de me laisser tomber. Les autres m'ont entraîné sur le talus qui surplombait le jardin. Là on s'est assis dans l'herbe humide et ils m'ont pansé la main.

3

Quand je me suis senti mieux, on a quitté les lieux pour se rendre chez Anatole : c'était là-bas que j'allais passer le rite d'initiation.

Anatole habitait avec sa mère non loin de la Joliette, en plein centre nerveux de Marseille, mais du *mauvais* côté ; côté Nord, quoi. Les habitants y étaient

souvent excités et les passants traçaient leur route le regard au sol. On sentait bien qu'on était dans un quartier délaissé, que bientôt viendrait ronger le ghetto. On le sentait à cette désorganisation, cette crasse, cette peur que dans les autres quartiers, on arrivait mieux à cacher.

– J'habite ici, a indiqué Anatole alors qu'on arrivait devant une vieille porte massive.

Il nous a fait entrer et on a grimpé en silence les cinq étages de l'immeuble pour arriver devant son appartement, qui se situait au dernier étage. On étouffait, dans cette longue et étroite cage d'escalier... Non, en vérité l'escalier n'y était pour rien ! Ce qui était obscur et étouffant, c'était cette attente silencieuse et menaçante qui devait aboutir à l'effort ultime avant d'entrer dans le Cercle : l'initiation. Car avant cette étape de ma vie, je n'avais jamais été initié à quoi que ce soit.

4

Anatole a ouvert la porte de chez lui et nous sommes entrés dans une pièce chaleureuse qui servait de salon et de salle à manger. Les rideaux étaient tirés. C'était silencieux. Il y avait une bonne odeur, un mélange d'effluves de cuisine, de poussière et de fleurs. J'ai toujours prêté beaucoup d'attention à l'odeur d'un foyer. Car on peut tout de suite, rien qu'à l'odeur, comprendre comment y est la vie.

Le salon était un peu en désordre. Le poste de télévision était allumé mais silencieux. Sur la table ronde en bois du coin salle à manger étaient posés un

pot de fleurs fanées, quelques enveloppes, des crayons, un journal et un petit mot laissé là pour Anatole. Il s'est aussitôt dirigé vers lui, comme s'il savait d'avance qu'il se trouverait là et j'ai pu lire le contenu par-dessus son épaule :

« Je suis partie travailler, je rentre ce soir. Il y a dans la cuisine de quoi faire ton repas. Bonne journée, je t'embrasse. Maman. »

– Tu ne lui as pas dit qu'on venait ? j'ai demandé, un peu étonné.

– Ça ne la regarde pas, a répondu Anatole simplement, en se dirigeant vers la porte qui devait mener à la cuisine. Et puis ma mère, elle me laisse faire ce que je veux.

Ça sentait drôlement bon, dans cette cuisine. Sur la gazinière reposait une casserole encore fumante contenant une sorte de ragoût parfumé avec des pommes de terre, des oignons, des tomates, des morceaux de viande et encore plein de bonnes choses. La casserole était remplie.

– Elle prévoit toujours tout ta mère, même quand elle ne prévoit rien, a dit Gui en se penchant au-dessus de la casserole pour renifler le ragoût.

On s'est agités et en quelques secondes, la table était dressée. Tandis qu'on s'installait, Anatole a éteint le poste de télévision en soupirant.

– Elle oublie toujours, qu'il a dit.

Puis il nous a rejoints à table et on s'est tous servis.

– Perdons pas de temps, a déclaré Jade. Faut pas oublier qu'on a du travail à faire.

Toujours pressée, celle-là. Moi, j'ai profité du repas pour me détendre un peu, rire aux blagues de Gui et discuter avec mes nouveaux camarades. Je ne les connaissais pas encore trop, mais je me sentais déjà bien auprès d'eux. Incroyablement bien. Ça m'a alors fait penser à l'autre partie de ma vie, à Stanislas et Alyssa, à mes parents, toute cette partie qui n'avait aucune idée de ce que j'étais en train de faire.

– À quoi tu penses ? a demandé Agathe, qui était assise à ma droite. Tu a l'air bien pensif. Tu as peur ?

– Pas tellement. Je pensais à l'autre vie, tu sais, celle que je mène quand je ne suis pas avec vous.

Agathe s'est remise à tousser, alors elle s'est servie une troisième assiette et la toux s'est calmée. Puis elle m'a dit doucement :

– Tu sais, il va falloir que tu t'y fasses. On vit entre deux mondes. Le danger, c'est de les confondre ou d'essayer de les réunir. Si je peux te donner un conseil, n'essaie pas de les mélanger. Et surtout, n'oublie jamais de quel côté est la vraie vie.

J'ai tiqué.

– D'accord... mais elle est de quel côté, selon toi ?

5

Agathe n'a pas eu le temps de me répondre, car Jade s'est levée en tapant des mains sur la table :

– Bon, assez fainéanté ! C'est l'heure maintenant.

Pendant qu'on faisait la vaisselle, j'ai remarqué sur le buffet la photo d'un homme d'une cinquantaine d'années. Avant de quitter la pièce, j'ai indiqué la photo à Anatole.

– C'est ton père ? j'ai demandé.

– Non, il a répliqué froidement, c'est mon oncle. Mon père, il n'existe pas.

Et il est sorti de la cuisine, les yeux impassibles derrière ses lunettes. On l'a suivi dans un petit couloir qui comportait, au fond, un escalier en bois, ou plutôt une échelle, menant à une trappe dans le plafond.

– En haut, c'est ma chambre, m'a indiqué Anatole.

La chambre d'Anatole était petite mais spacieuse, toute en bois, avec un plafond incliné car on était juste sous le toit. Au plafond, d'ailleurs, une fenêtre permettait de voir le ciel, tandis que celle au-dessus du bureau donnait une vue d'ensemble sur les toits de Marseille.

La pièce avait pour mobilier un petit lit avec de grosses couvertures moelleuses, une armoire en bois toute simple, un bureau qui disparaissait sous une montagne de livres et de papiers, et une étagère en fer. Par terre, il y avait aussi un tapis rouge, et plusieurs gros coussins confortables pour s'asseoir, qui donnaient à la chambre une atmosphère conviviale. Les murs étaient recouverts d'affiches collées dans tous les sens.

Tandis qu'on prenait place sur les coussins, Anatole est allé verrouiller la trappe, puis il a tiré les rideaux de sa fenêtre et d'un coup, on s'est retrouvés

dans une obscurité feutrée. Il a ensuite ouvert un tiroir de son armoire qui était fermé à clé pour attraper un sac en toile, qu'il a posé au centre du cercle qu'on formait avant d'en dévoiler le contenu.

Le sac contenait un deuxième sac plié, de taille semblable, ainsi qu'un sachet de billes. Ce sachet, je le revois encore, j'entends encore le bruit des billes qui s'entrechoquaient à l'intérieur. C'était notre arbitre, en quelque sorte ; la voix du hasard. Il permettait de respecter le quatrième impératif du Cercle, l'égalité, parce qu'on se retrouve tous égaux devant le hasard.

J'ai bien regardé, le cœur battant, ce matériel. *C'est tout ?* je me suis dit. *Rien d'autre ?* C'était donc seulement ça, tout l'attirail du rite d'initiation ?

Anatole a d'abord ouvert le sachet pour prendre les billes dans sa main. Il y avait de nombreuses billes blanches, toutes semblables, et une seule bille noire.

– On va voir qui va jouer avec toi, il a déclaré.

Il a sélectionné quatre billes blanches, qu'il a replacées dans le sachet avec l'unique bille noire. Et tous, chacun à leur tour, il ont pioché une bille au hasard. Ensuite ils ont ouvert leur main, paume vers le ciel, pour révéler la bille qu'ils avaient piochée. Anatole, Jade, Gui et Agathe tenaient une bille blanche. Citron avait la bille noire.

– Ça tombe toujours sur moi... il a grogné, et tous les autres ont éclaté de rire.

– Donc c'est Citron qui va jouer avec toi, a conclu Anatole.

Il nous a alors tendu à chacun l'un des deux sacs en expliquant :

– On va vous mettre le sac sur la tête et l'attacher derrière la nuque pour vous empêcher de respirer. Votre tâche à vous, à chacun, c'est d'arriver à défaire le nœud au bon moment. Je répète : au bon moment. Compris ?

Citron a dit « oui » tout de suite. Moi, j'avais l'impression d'être dans un autre monde, de planer dans une atmosphère surnaturelle, d'être là et pourtant, de ne rien saisir de ce qui était en train de se passer. J'ai hoché la tête sans prendre le temps de réfléchir. Dans tous les cas, qu'est-ce que j'avais à faire de mieux ? Maintenant que j'étais là, ce n'était pas le moment de me dégonfler.

– Vous êtes prêts ? a demandé Anatole.

Mon cœur battait très fort. J'ai hoché à nouveau la tête.

– Alors bonne chance à tous les deux. C'est parti.

6

Jade, sans attendre mon accord, a mis brutalement le sac sur ma tête et a fait un nœud complexe pour le serrer derrière ma nuque, pendant que Gui faisait la même chose à Citron. Je me suis retrouvé dans le noir, le silence et la solitude absolus. À ce moment j'ai réalisé que tout était réel, et alors j'ai eu très peur.

J'avais la respiration complètement coupée. Et maintenant ? Je me suis demandé sérieusement ce que je

faisais ici, pourquoi j'étais là, qui j'étais, d'où je venais, et surtout, surtout, où j'allais. J'étouffais. *Merde*, que je me suis dit, *si je ne fais rien, bientôt je vais tomber dans les pommes, et je ne veux pas crever ici ni maintenant !* La peur me faisait perdre tous mes moyens. Est-ce que, si les choses tournaient mal, les autres seraient capables de me laisser crever là sans intervenir ?

Ce n'était pas n'importe quoi, ce qu'ils faisaient dans le Cercle. J'ai compris qu'en jouant comme ça, je pouvais mourir. Mourir vraiment. Pour de vrai. Et quand vous réalisez ça, c'est une nouvelle peur, une peur réelle et lucide, qui vous paralyse. Une peur que je recommande à personne et à tout le monde.

Les battements de mon cœur résonnaient dans tout mon corps et dans ma tête, je transpirais, je tremblais. J'ai eu envie de vomir, je me suis senti impuissant, démuné, seul, condamné. J'aurais voulu déchirer le sac, hurler, me débattre, mais j'étais complètement coincé. J'entendais vaguement les autres, autour, chuchoter. Sur quoi est-ce qu'ils spéculaient entre eux ? Sur mes chances de survie ? Est-ce qu'ils faisaient des paris sur ma capacité à m'en sortir ? Pendant un instant, je leur en ai voulu, terriblement voulu.

Je devais réussir à défaire le nœud avant que le manque d'air ne s'empare définitivement de mes forces. En apnée, je me suis mis au travail. À ma grande surprise et à mon grand soulagement, je me suis aperçu que le nœud, même s'il était derrière ma nuque, n'était pas difficile à défaire. Peut-être que c'étaient l'adrénaline et l'instinct de survie qui rendaient la tâche plus aisée. À moins que Jade n'ait volontairement rendu le nœud facile à détacher. Mais pourquoi ?

Le rite d'initiation ne pouvait pas se résumer à quelque chose d'aussi simple. Son objectif, c'était certainement de révéler si j'étais capable d'affronter la peur de mourir. Et en défaisant le nœud si rapidement, si facilement, est-ce que je l'affrontais vraiment ? Il devait y avoir un piège quelque part, forcément. Et pourquoi nous faire jouer à deux, si c'était juste pour tester mon courage ? En pensant à Citron, j'ai soudain compris.

Anatole avait dit que le but du jeu, c'était de défaire le nœud. Il n'avait jamais dit que le but, c'était de le défaire en premier, ou le plus vite possible. Il avait dit « au bon moment ». Au bon moment... Et si le bon moment, c'était le plus tard possible ? Quand je me suis posé cette question, j'ai compris que j'avais enfin saisi le but réel de ce jeu et la seule façon possible de passer le rite d'initiation : il fallait résister le plus longtemps possible à l'envie de se libérer !

Dépasser son propre instinct de survie et se laisser entraîner vers la mort comme si on en avait envie, alors qu'en vérité on est terrifié, aller contre sa nature, repousser toutes les limites, même celles qu'on ne veut pas dépasser ; c'était ça, qu'ils voulaient me voir accomplir. Ils voulaient vérifier que j'avais vraiment compris ce qu'était le Cercle, et ce que ça pouvait impliquer, d'en faire partie.

Asphyxié, j'avais la tête qui tournait dans un état second. Quelque chose d'extrêmement puissant se produisait en moi : la lutte troublante et acharnée de l'instinct de survie et de la volonté humaine, et, finalement, de façon très surprenante, la victoire de la volonté sur l'instinct. Cet instinct, voyez, il me hurlait de tirer sur le dernier lacet pour ouvrir le sac et

respirer de nouveau. Ma volonté, elle, me priait de tenir encore quelques instants, jusqu'au « bon moment », juste avant qu'il ne soit trop tard, de ne pas réagir face à ma propre détresse. Aller à l'envers de son propre instinct de survie, c'était comme livrer un combat ultime, intime, de soi contre soi.

Alors, me surprenant moi-même, j'ai accepté la douleur atroce de l'absence d'air, j'ai même presque apprécié cette sensation à la limite de l'euphorie. Doucement, je me suis laissé porter vers l'autre souffle, celui qui m'éloignait de la vie. Et quand j'ai finalement tiré sur la dernière ficelle, je savais que ce n'était plus utile, car il était déjà trop tard.

Noir. Rien.

7

Quand je suis revenu à moi, après m'être abandonné je ne sais pas combien de temps, je n'avais plus le sac sur la tête. Je respirais.

La sensation d'avoir survécu m'a alors enivré. Après l'angoisse, la peur, la douleur, la terreur, le vide, le noir et le néant, vivre paraissait tout simplement extraordinaire, comme un miracle. J'avais l'impression de respirer pour la toute première fois.

Il y avait en moi quelque chose de pur, de vierge, comme si je repartais de zéro, comme s'il fallait tout recommencer : réapprendre à respirer, à sentir, à vouloir, à aimer, à réfléchir. Je ne pensais qu'à la vie, et à cette seule chose à faire dans la vie : vivre. Je me demandais

comment une épreuve aussi difficile, aussi douloureuse, pouvait aboutir à une sensation aussi aérienne, brute, exaltante. Et cet état d'exaltation valait mille fois la souffrance que j'avais dû endurer pour l'atteindre.

J'ai regardé autour de moi. Agathe, Jade, Gui, Anatole et Citron, rassemblés à mes côtés, me fixaient avec des yeux écarquillés. Agathe me passait un tissu humide sur le front.

– Il revient à lui ! s'est exclamé Citron.

Ils ont tous éclaté en rires de soulagement.

– Où j'étais ? j'ai demandé bizarrement.

– Espèce d'idiot ! m'a lancé Jade avec pourtant, pour la première fois, de la considération dans son regard.

– Tu es tombé dans les pommes, mon vieux, m'a expliqué Gui.

Je me suis redressé sur mes coudes.

– On a bien vu que tu n'as pas détaché ton nœud à temps, est intervenu Anatole.

Sur le coup, honnêtement, j'ai été moins sûr de moi, et je me suis demandé si je n'avais pas fait n'importe quoi.

– Et donc ? j'ai demandé avec appréhension.

– Donc tu as fait bien plus que nos espérances ! s'est exclamé Gui.

Il a tendu vers moi son poing fermé, et, avec une joie démesurée, j'y ai appliqué le mien.

– Bienvenue parmi nous, a prononcé Anatole. Tu fais partie du Cercle, maintenant. Définitivement.

Ennui(s)

1

L'ennui. Impression qui m'avait pendant longtemps été étrangère, elle entraît dorénavant en moi par cette nouvelle porte que je venais d'ouvrir. Impression d'être incomplet, pas vraiment vivant, pas mort non plus ; d'être en attente, sans pouvoir rien y faire, bloqué, retenu, étouffé. En jetant un regard en arrière, sur la vie que j'avais menée jusqu'à présent, je me demandais comment j'avais pu faire pour ne pas comprendre que je m'ennuyais.

Quand, en fin de semaine, je suis rentré chez mes parents, j'ai fait un bilan sur mon passé et je me suis demandé : *Qu'est-ce que j'ai vécu jusqu'à présent ?* Puis j'ai ajusté ma question : *Est-ce que j'ai vraiment vécu ?* Voilà donc ce qu'était vraiment l'ennui : sentir que la réponse à cette question ne pouvait que faire mal !

Le soir, seul dans ma chambre, j'ai pleuré, sans trop savoir pourquoi. J'étais triste de comprendre tant de choses à la fois, d'avoir perdu mon temps, triste aussi à cause de ce que je ressentais, parce que c'était comme me trahir moi-même, trahir ce que j'avais été pendant si longtemps. J'ai pleuré d'avoir l'air si étranger à moi-même en ayant pourtant l'impression de n'avoir jamais été aussi proche de ce que j'étais essentiellement.

Mon esprit était obnubilé par le Cercle, par ces nouvelles sensations qu'il m'avait fait découvrir et par toutes les perspectives qu'il avait ouvertes sur mon chemin. Car tout ça n'était qu'un début, je le savais.

Est-ce que j'étais prêt à me lancer pour de bon dans cette aventure ? J'y avais sauté à pieds joints, alors maintenant mieux valait ne pas en douter !

Mes parents avaient reçu une lettre du lycée leur informant que j'avais encore été absent sans avoir fourni d'excuse, et que mes derniers résultats étaient en baisse.

– Qu'est-ce qui se passe ? m'a demandé ma mère. D'habitude, tu ne fais aucun écart.

– Ce n'est rien de grave, j'ai assuré. J'ai été un peu distrait ces derniers jours, c'est tout.

– On peut savoir pourquoi ?

Ils s'inquiétaient déjà, mais s'ils avaient su ce qui les attendait !

– Vous n'avez pas besoin de savoir, j'ai rétorqué. Ça va aller, je vous dit.

Mon attitude a surpris mes parents, mais mon père a sauvé le coup tout seul :

– Je vois... il a dit. C'est à propos d'une fille, c'est ça ?

J'ai sauté sur l'occasion pour me sortir de l'embarras. Sur ce terrain-là, je savais qu'ils ne s'avanceraient pas plus.

– On ne peut rien te cacher, j'ai menti.

Gagné. La conversation s'est arrêtée là et mes parents m'ont fichu la paix, sous garantie que je ne m'attire pas d'ennuis avec le lycée. J'avais eu chaud pour cette fois ! Personne ne devait être au courant pour le Cercle, et surtout pas mes parents !

2

Le dimanche soir, de retour à l'internat, j'ai trouvé le Stanislas anxieux et irrité.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Stanislas a haussé les épaules.

– Tout va bien, il a répondu d'une voix contrariée.

Je n'ai pas insisté. Il avait dû se disputer encore une fois avec Alyssa. Après tout, c'était son affaire. De mon côté aussi, tout allait bien. Tout allait bien pour tout le monde ici-bas.

Mais d'un coup, Stanislas s'est lancé :

– Ce n'est rien de grave, c'est juste que je me suis ennuyé tout le week-end. C'est tout.

J'ai scruté Stanislas d'un œil curieux : est-ce qu'il avait pu, à un moment, ressentir les mêmes choses que moi ?

Le lendemain dans la cour du lycée, quelqu'un m'a accosté brusquement. C'était Alyssa.

– Tu avais raison ! elle s'est exclamée en se jetant sur moi.

Elle m'a pris dans ses bras et moi, devant tout le monde, j'ai été un peu gêné même si je ne lui ai pas montré.

– J'ai passé le week-end avec ma famille à la montagne, comme tu m'avais conseillé, et depuis j'ai senti que les choses ont changé : mes parents ne se sont

pas disputés une seule fois ! Ils ont même dormi ensemble hier soir. Merci, tu as eu un très bon instinct !

Voilà qui expliquait pourquoi Stanislas s'était tant ennuyé pendant ces deux jours. Malgré moi, je m'étais ainsi finalement un peu mêlé de leurs affaires.

Comme on était tous les deux seuls, on s'est assis dans la pelouse, Alyssa et moi, pour discuter de tout et de rien. Je l'appréciais de mieux en mieux, cette fille.

Et derrière les apparences, qui semblaient radicalement nous opposer, je ne pouvais m'empêcher de sentir qu'elle et moi, on était pareils.

Au bout d'un moment, sautant sur la première occasion qui se présentait, je lui ai demandé :

– Et avec Stanislas, ça va ?

– Oui, tout va bien, elle m'a répondu un peu évasive.

Pourquoi Alyssa mentait-elle ? Décidément, je n'étais pas le seul dans ce monde à dire « tout va bien » par habitude, et à essayer de me convaincre que même quand les choses vont mal, elles s'améliorent pour évoluer vers une forme de « tout va bien ». Quoi qu'il en soit, mieux valait changer de sujet :

– Alors, c'est pour bientôt, ton concert ?

– J'espère, a répondu Alyssa. Je cherche toujours un bar qui m'accepterait pour une soirée.

– C'est du sérieux, alors.

– J'ai seulement besoin de soutien. Pour moi, il y a longtemps que c'est du sérieux.

– Je sais.

– Tu seras le premier invité.

Elle m'a dit ça avec un grand sourire dans un fond de tristesse. Je m'attendais à ce qu'elle ajoute : « le premier après Stanislas », mais elle n'a rien dit.

La sonnerie du lycée a retenti : il était l'heure de se quitter. Je suis retourné en cours avec la tête pleine de pensées. Je songeais à tous ces rêves qu'on développe étant enfant et qu'on abandonne ensuite sur le bord du chemin. Si cette perte d'énergie transgénérationnelle pouvait avoir un sens, il m'échappait complètement !

En classe, une mauvaise surprise m'attendait. Ce jour-là, on avait une interrogation écrite qui portait sur la leçon que j'avais manquée pour retrouver le Cercle. Autant vous dire que ça n'a pas été brillant, ça a même été carrément nul. Mais je ne regrette rien car moi, même si j'ai tout raté, j'aurais au moins su apprendre à être libre. Et ça, c'est un rêve que tous les enfants devraient garder.

Cerftitudes

1

Un mercredi ensoleillé, poussé par une vague de courage et de détermination, j'ai décidé de repartir à la poursuite de Claudine.

Vers 14h, je suis sorti du lycée en toute hâte pour me rendre à la piscine, comme la fois précédente, mais cette fois-là, je ne me suis pas préparé et suis parti comme j'étais, décidé à laisser le naturel faire les choses à ma place.

Le trajet pour aller jusqu'à la piscine m'a paru étrangement court. Entre les nuages cotonneux, il y avait de belles éclaircies. Je respirais fort, savourant cette tendre journée d'automne, idéale pour faire de séduisantes rencontres. Je suis vite arrivé devant la porte de la piscine, cette maudite porte qui, dans un passé lointain, avait su me décourager.

Là encore, j'ai eu un instant d'hésitation. Puis j'ai bondi. Si j'avais réussi à intégrer le Cercle, je devais bien être capable d'ouvrir une porte. C'est donc d'une main ferme et décidée que j'ai tiré sur la poignée pour entrer dans le bâtiment. Finalement, c'était facile.

Une fois à l'intérieur, j'ai payé mon entrée, me suis déshabillé en vitesse, suis passé sous les douches pour le contrôle sanitaire et me suis jeté à l'eau. J'ai nagé une heure, deux heures, sans apercevoir une seule Claudine, ni de près, ni de loin. J'ai même fait

plusieurs fois le tour de la piscine entière, sans parvenir à la distinguer parmi les visages anonymes.

Après avoir fait un dernier tour et être retourné dans le bassin avec un dernier espoir, j'ai dû reconnaître mon échec.

Je suis reparti vers ma cabine où je me suis rhabillé. J'étais déçu, frustré, désabusé. Malgré mes efforts, je n'avais pas réussi à accomplir ma mission. Qu'est-ce qu'il me manquait donc ?

Je voyais déjà la tête du Stanislas, avec sa mèche de cheveux bien rangée, me demander avec taquinerie : « Alors, cette piscine ? » et moi, aplati, je devrais lui avouer que ça n'avait encore rien donné.

2

Je sortais de la piscine, déçu de ce nouvel échec, quand je suis soudain tombé nez-à-nez avec Claudine. Elle arrivait tout juste ici au moment où moi, je parlais. Cette situation m'a donné le sentiment étrange d'avoir à la fois tout raté et tout réussi.

– Salut, elle m'a dit spontanément, surprise. Comment ça va ?

– Ça va, j'ai prononcé la gorge un peu serrée.

On est restés face à face un instant silencieux, puis, en m'adressant un sourire amical, elle m'a dépassé pour poursuivre son chemin et entrer dans le hall d'accueil de la piscine.

J'ai failli la laisser faire sans rien dire et tracer mon chemin, mais une drôle d'énergie m'a poussé vers elle. Rempli de courage, j'ai fait marche arrière à grands pas pour la rattraper au moment où elle atteignait la porte.

– Claudine, attends !

– Oui ?

– Je voulais te proposer euh... de faire un tour avec moi en ville, un de ces jours. Tu n'es pas obligée de répondre tout de suite, on peut voir ça plus tard, d'accord ? Mais si ça t'intéresse, j'ai découvert dernièrement des endroits sympas qui...

– C'est loin d'ici ?

– Non, c'est sur la Canebière. Il y a un salon de thé où ils font les meilleures pâtisseries du monde.

Claudine a ri puis elle a dit :

– Si ce sont vraiment les meilleures du monde, je ne veux pas rater ça. Pourquoi ne pas y aller maintenant ?

Je me suis figé.

– Maintenant ? Mais tu... tu n'allais pas à la piscine ?

– Et alors ? Il n'y a rien de pire que les habitudes rigides. Et moi, j'adore l'imprévu. En plus, c'est souvent les sorties prévues au dernier moment qui sont les meilleures. Alors, on y va ?

J'ai cru que j'allais m'évanouir. Quand je lui raconterais ça, le Stanislas n'en croirait pas ses oreilles.

Claudine était vraiment une fille fantastique. Ce qui venait de m'arriver était un pur moment de gloire et de bonheur : enfin, mes efforts étaient récompensés !

Cette première victoire était bien la preuve que l'on récolte ce que l'on sème ; comme tout ce qui m'est arrivé d'ailleurs.

J'ai offert à Claudine un sourire ravi :

– On y va.

3

Nous avons donc pris tous les deux le chemin du centre-ville, sous l'azur du ciel et le mistral. Rien que tous les deux ! Claudine et moi !

Mon cœur battait fort. Perturbé par la peur féroce de tout faire foirer, je ne savais ni quoi dire ni comment me tenir. Moi qui avais toujours su parler aux filles, j'avais tout à coup l'impression de ne plus rien savoir.

Tandis qu'on marchait, je ne pouvais pas m'empêcher de savourer Claudine du regard. Au bout d'un moment, elle m'a pris au dépourvu et m'a lancé :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Quoi ?

– Pourquoi tu me regardes comme ça ?

– Je te regarde, c'est tout.

Elle a détourné son regard avec un petit sourire qui ne m'a pas échappé.

– Ça te dérange ? je l’ai provoquée avec taquinerie, un peu plus sûr de moi.

Elle m’a adressé un regard espiègle.

– Non, au contraire.

Avant d’arriver au salon de thé on a eu le temps de bien discuter. Et au fil de la conversation, Claudine m’a proposé de faire un tas de choses avec elle : elle avait des projets pour *nous*, ce qui m’a rempli de confiance.

– Chez mes parents je suis en train de construire un avion en bois, elle m’a indiqué. Si tu veux, tu pourras venir m’aider à le terminer et à le faire voler.

– Je viendrai.

Plus le temps passait cet après-midi-là, et plus je me sentais à l’aise. Je la faisais rire et elle, dès qu’elle riait, elle me faisait rire à son tour, et alors on ne s’arrêtait plus de rire. Comment peut-on se sentir aussi bien avec quelqu’un qu’on connaît pourtant à peine ?

Une fois dans le salon de thé, on a commandé des boissons et de délicieuses pâtisseries. En attendant d’être servie, Claudine m’observait avec ses yeux curieux, vivaces, souriants. Et moi je baissais le regard parce que j’avais l’impression qu’elle arrivait à lire en moi.

– Qu’est-ce qu’il y a ? j’ai fini par demander, embarrassé.

– Je te regarde, c’est tout. Ça te dérange ?

Je n’ai rien rétorqué, mais j’ai souri. Et intérieurement, je priais pour qu’elle continue à me regarder et qu’elle me regarde toujours.

En sortant du salon de thé, on sentait bien qu'on n'avait aucune envie de se séparer.

– On a encore du temps, a dit Claudine en jetant un œil sur sa montre. Viens, c'est à moi maintenant de te montrer un endroit qui me plaît.

Elle m'a pris la main pour m'entraîner jusqu'à une boutique dans une petite rue exsangue. L'enseigne indiquait : « Antiquités ». Claudine est entrée et je l'ai suivie.

L'intérieur de la boutique était comme un salon d'une autre époque, où étaient exposés des objets entassés, poussiéreux, anciens et silencieux. Enfoncé dans un fauteuil comme si lui aussi était là depuis toujours, un vieil homme nous scrutait derrière ses petites lunettes.

– Vous désirez ? il a demandé sans bouger.

– On vient juste regarder, a dit Claudine.

– Vous faites bien, qu'il a répondu en replongeant dans le livre qu'il était en train de lire.

L'espace était entièrement encombré par des objets de toutes sortes et de tous âges: des meubles, des livres, des bibelots, de l'argenterie, des instruments de musique... Tous ces objets paraissaient comme coincés dans une attente éternelle. Pourtant ils vivaient toujours et pouvaient, si on leur prêtait oreille, parler. Ils nous parlaient des choses qui étaient avant et n'étaient plus maintenant, de l'avancée du temps et de l'évolution des hommes, de la brièveté de la vie et des valeurs oubliées, du chemin parcouru et des rêves égarés.

Ces objets m'ont fait réaliser que certaines choses étaient comme eux, muettes et mortes pour la plupart des gens, mais capables, si on savait leur prêter attention, de vibrer à nouveau. La volonté de s'en sortir, par exemple. De se sortir de ce monde qui nous étouffait tous.

– Regarde, a soudain déclaré Claudine, en me montrant un objet qu'elle tenait dans la main.

Il s'agissait d'une petite broche dorée qui représentait un cerf aux bois immenses.

– C'est beau, non ?

J'ai acquiescé, et elle a reposé la broche en susurrant :

– J'adore les cerfs. Il y en a beaucoup aux abords de mon village. Un jour, j'espère qu'on pourra en voir ensemble.

Quand on est sortis de la boutique, on avait l'impression de revenir d'un voyage dans le temps. Pour un premier voyage ensemble, c'était plutôt pas mal.

– Dis, j'ai lancé à Claudine alors qu'on déambulait lentement, si tu devais vivre à une autre époque, laquelle tu choisirais ?

Elle m'a toisé avec un sourire.

– J'aime la préhistoire, elle a répondu.

– La préhistoire? Pourquoi ça?

– Pour la prédominance de la nature sur les hommes. Et toi ?

– Aujourd’hui. J’aurais voulu vivre aujourd’hui, c’est tout.

4

Avant de rentrer à la Plaine, on a fait un tour dans le parc Longchamp.

La teinte de la fin de journée, les couleurs de l’automne dans les arbres immenses, la tranquillité du parc, la main de Claudine qui effleurait la mienne... tout ça me donnait à la fois une grande confiance et une frousse terrible.

Est-ce que Claudine pouvait ressentir les mêmes choses que moi?

J’avais envie de franchir le pas qui me séparait d’elle et de l’embrasser. J’en avais follement envie. Dans mon ventre, ce désir faisait tendre des crampes sous l’impulsion des battements fous de mon cœur.

Mais cet instant était trop précieux pour prendre le moindre risque de le gâcher. Je ne devais pas être trop audacieux. Et si le temps jouait à ce moment contre nous, parce que la journée touchait à sa fin, j’avais la certitude qu’il finirait aussi par nous rapprocher, irrémédiablement.

5

– J’ai passé un très bon moment, m’a dit Claudine avant de me quitter, sur le palier de l’internat des filles du lycée Jules Verne. On se revoit bientôt?

– Quand tu voudras.

Elle s'est éloignée avec un clin d'œil.

J'ai eu envie de hurler de bonheur. Quelque chose de très puissant m'envahissait, et j'ai dévalé les marches de l'escalier pour rejoindre l'étage des garçons en retenant à peine ma jubilation. Devant la porte, je suis tombé nez-à-nez avec un Crabs.

– Ça nous prépare un mauvais coup, ça, il a grogné en me toisant de haut. Il est 18H59. Je suis en train de tout fermer.

– J'arrive juste à temps alors, j'ai répliqué en espérant que ma bonne humeur serait communicative.

Mais lui n'avait pas l'air jovial. J'ai cru un instant qu'il allait m'envoyer à la salle d'interrogation, celle où on passait des heures à se faire interroger jusqu'à ce qu'on finisse par avouer notre faute, qu'on en ai commise une ou non. Mais il s'est contenté de me fouiller, et de me lancer d'un ton sec :

– Hors de ma vue, mauvaise graine.

J'ai filé vers ma chambre. Une fois ma porte fermée, j'ai laissé échappé le cri de joie qui moussait en moi depuis que j'avais quitté Claudine. Tout le monde a dû m'entendre, mais après tout, je n'en avais rien à faire. Parfois, il faut laisser échapper son bonheur pour qu'il ne finisse pas par vous faire implorer, comme tout ce qui se tient muet et qui vous fait vivre dans le creux du ventre.

Tu vivras aujourd'hui

1

Après le rite d'initiation, j'étais resté pendant plusieurs jours sans nouvelles du Cercle. Mais un soir que je traversais la cour déserte pour rentrer à l'internat, après une journée banale et épuisante, j'ai entendu une voix m'appeler.

– Pst ! Par ici.

La voix provenait de derrière l'angle du bâtiment. Intrigué, je m'y suis rendu et là, j'ai trouvé Citron. Il m'a salué discrètement puis m'a observé un court instant :

– Tu as l'air en forme.

– Je le suis, j'ai riposté. Alors, quand est-ce qu'on se retrouve ?

– Je suis ravi de ton enthousiasme. Garde-le jusqu'au grand jour parce qu'il va en falloir, du courage !

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Je préfère te garder la surprise. C'est une tradition pour le premier jeu du dernier initié. Tu découvriras tout le moment venu.

Je m'apprêtais à lui poser un tas de questions, mais il m'a arrêté d'un geste avant de déclarer :

– Je n'ai pas beaucoup de temps pour te parler. Rendez-vous au Jardin du Paradis, le premier mercredi du mois de novembre, à midi. Tu t'en

souviendras, d'accord ? Il faudra que tu gardes tout ton après-midi de libre, et aussi ta soirée et ta nuit.

– La nuit ? je me suis exclamé. Mais je ne peux pas ! Et toi non plus, d'ailleurs ! Comment est-ce qu'on va faire pour l'internat ?

– Fais-moi confiance.

– Mais comment est-ce que...

– Fais-moi confiance ! Je suis à l'internat et dans le Cercle depuis plus longtemps que toi, je sais quelles limites il ne faut pas franchir.

Je l'ai observé un instant. Il avait l'air sûr de lui, Citron, ce qui n'était pas toujours le cas. Alors ça m'a un peu rassuré.

– Est-ce qu'on peut avoir des problèmes en manquant beaucoup les cours et en s'absentant de l'internat ? j'ai demandé.

Citron m'a scruté par-dessus ses lunettes.

– Oui, on peut avoir des problèmes.

Pendant un instant de silence, j'ai failli m'inquiéter pour de bon. Mais Citron ne m'en a pas laissé le temps.

– Je dois y aller, il a annoncé. Mais on se voit bientôt. N'oublie pas, le premier mercredi de novembre, à midi ! Et n'oublie pas que si tu meurs demain, tu vivras aujourd'hui. Tu ne vas pas regretter d'être entré dans le Cercle !

2

La nuit venue, j'ai eu du mal à trouver le sommeil. Je me tournais et me retournais dans mon lit en pensant au Cercle et à ce qui m'attendait.

Dans mon ventre, une palpitation silencieuse trahissait mon impatience et mon appréhension.

Ma vie était entrée dans un nouveau cycle. Et bientôt, la porte allait s'ouvrir sur l'Existence vraie et la Grande Frayeur.

Si tu meurs demain, tu vivras aujourd'hui...

3

Le lendemain, comme c'était vendredi, je me suis rendu à la gare Saint Charles pour prendre le bus et rentrer à Brignoles. La nuit était déjà tombée.

Sur le chemin j'ai aperçu, dans le coin d'une rue déserte, un gars qui se faisait agresser par quatre autres gars. De loin, je n'étais pas sûr de ce que je voyais. Mais en m'approchant, c'est devenu évident. Mon cœur s'est alors mis à battre très fort: c'était la première fois que j'assistais à une telle scène et je ne savais pas quoi faire.

Je voulais intervenir, leur crier d'arrêter, courir au secours de la victime. Je savais que c'était ce qui était juste. Il n'y avait personne d'autre dans la rue. Les types ont bien vu que j'étais là, à plusieurs mètres d'eux, mais ils ne se sont pas enfuis pour autant. Ils

ont dû se dire que si je décidais de m'en mêler, ils me régleraient mon compte à moi aussi.

Il n'y avait pas l'air d'avoir d'agents de la sécurité à proximité. Ceux-là, ils ne sont jamais où il faut quand il faut. Je n'avais personne à prévenir, personne à appeler. Si je voulais aider ce gars, je devais le faire moi-même.

Pourtant, la peur de m'impliquer et de me mettre en danger m'a paralysé. Oui, je savais ce qui était juste; mais je n'avais pas la force de le faire. Moi, tout seul, m'opposer à ces quatre types dangereux ? Je n'aurais pas tenu une minute. D'un autre côté, ce gars qui était en train de se faire ruer de coups n'était pas dans une meilleure posture. À sa place, est-ce que je n'aurais pas voulu qu'un passant me vienne en aide ?

Plus d'une fois, j'ai eu envie d'oublier ma peur et de m'interposer. Mais c'était trop dur. Il m'aurait pourtant suffi de pas grand chose pour mettre un terme à cette humiliation. Peut-être qu'au premier obstacle sur leur route, ces types auraient pris la fuite. À assister à cette injustice sans rien faire, j'étais finalement tout aussi injuste que ceux qui la commettaient... sauf qu'en plus, j'étais lâche.

J'étais lâche, oui, encore une fois. J'étais tétanisé. Jusqu'à présent, j'avais passé ma vie à prendre le chemin le plus facile, le plus discret, le moins risqué. Mais je ne pouvais plus continuer ainsi. Il était temps de changer ! C'est certainement pour ça que je me suis si facilement retrouvé dans le Cercle. J'avais peut-être toujours eu ça en moi ; cette urgence à agir.

Tu vivras aujourd'hui...

Non. J'ai fini par tracer ma route en détournant le regard sur le côté, fixant mon propre reflet à travers la vitrine des magasins fermés. Ce regard impuissant, est-ce que c'était réellement le mien?

J'ai essayé de me donner du courage en pensant au Cercle, mais ça n'a fait qu'amplifier ma peur : je me suis rendu compte que bientôt, il ne s'agirait plus d'ouvrir une simple porte ou d'empêcher une bagarre. Un mot, un geste, une pointe de courage ne pourraient pas suffire.

Il me faudrait puiser mes ressources dans des parties de moi où je n'étais encore jamais allé. Et cette idée me faisait atrocement peur. Car comment peut-on pénétrer dans la profondeur de soi, dans ses propres ténèbres, sans se perdre en chemin ? Et une fois que l'on tombe dans ses propres abysses, comment peut-on en remonter ?

III

*La meilleure des choses à faire, n'est-ce pas, quand
on est dans ce monde, c'est d'en sortir?
Fou ou pas, peur ou pas.*

Louis-Ferdinand Céline